

AGRESSIVITE, HOSTILITE ET VIOLENCE

A l'usage des intervenants



Michel BERCLAZ
avril 2001

TABLE DES MATIERES

P 2.	Remerciements
P 3.	Introduction
P 4-6	Agression et processus physiologiques
P 7-13	Agressivité d'un point de vue éthologique
P 14-19	Le concept d'agressivité du point de vue psychanalytique
P 20-32	... du point de vue psychologique
P 20-21	l'anxiété
P 22-28	Structures de la personnalité et troubles psychiques
P 29-32	L'attachement
P 33-36	Agressivité, hostilité et violence du point de vue de l'Analyse Transactionnelle
P 37-46	L'affirmation de soi
P 47-50	Annexes et bibliographie

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout d'abord Elisabeth Seguin, infirmière, psychothérapeute, créatrice et directrice du programme de Spécialiste en Santé Mentale et Psychiatrie. C'est dans le cadre de ce programme qu'a été élaborée une bonne partie de ce document. Mais surtout, je ne serais pas, sans elle, qui je suis aujourd'hui.

Mes remerciements vont également à Fabienne Naef, psychologue FSP et formatrice, pour sa présentation édifiante de l'Analyse Transactionnelle, ainsi que Diane Lauzier psychologue et psychothérapeute québécoise, pour ses apports.

Merci également à Corinne qui a opiniâtement relevé le commentaire du Professeur Laborit dans le film " Mon oncle d'Amérique ", de même qu'à Annette pour son soutien dans le laborieux travail de dactylographie.

Une pensée toute particulière à Marie-Claude qui nous a été arrachée bien trop précocement, avant même d'avoir pu voir le résultat de son travail.

Finalement, mon épouse Isabel est d'avis qu'il serait seyant de glisser des remerciements à son adresse, pour le soutien qu'elle a montré pendant les longues heures qui m'ont été nécessaires pour parfaire ce travail. Elle est d'avis que cela donnerait un petit côté chaleureux et familial. Je partage son opinion.

Introduction

Agressivité, hostilité et violence ; voilà bien un sujet fort à la mode. La fin de ce millénaire a vu singulièrement augmenter l'intérêt porté sur la violence conjugale, la maltraitance, les abus de toute sorte tant sur les enfants (comme l'inceste et la pédophilie) qu'à l'égard des adultes (harcèlement sexuel, mobbing, exploitation). Les temps sont à la dénonciation d'actes socialement inacceptés, à la revendication des droits ainsi qu'à la réparation, comme le montre par exemple la loi d'Aide aux Victimes d'infraction (1993) en Suisse, la création d'instituts comme l'INAVEM en France ou encore les démarches portant sur la redistribution des fonds juifs en désérence. Les personnes victimes se rebiffent, accusent, les vocations de défenseurs légaux ou militaires fleurissent et les agresseurs sont cloués au pilori. Les journalistes soulignent l'augmentation de la violence dans les banlieues de grandes villes industrialisées, les enseignants voient avec effroi leurs joyeux bambins se transformer en terroristes et en durs du racket. Depuis que les soignants d'hôpitaux psychiatriques ne sont plus choisis en fonction de leur grade dans les arts martiaux les plaintes pénales de ces derniers sont en nette augmentation pour coups et blessures de la part de bénéficiaires de soins.

Des questions jaillissent de partout. Notre monde chéri, choyé, serait-il en train de s'enfoncer progressivement dans une aire de déclin social, de dépravation et de brutalité sans limite ? Ou alors serait-ce notre mémoire qui nous fait défaut ? Aurions-nous oublié que l'Homme est un loup pour l'Homme ? Nos livres d'histoire ne sont-ils pas gorgés de guerres sanglantes, de massacres horribles, de génocides odieux, de complots et de trahisons sordides ?

Ce travail, bien inscrit dans la mode d'aujourd'hui, reconnaissons-le, vise à tenter de comprendre et de définir ces notions que sont l'agressivité, l'hostilité et la violence. Pour se faire, il se propose d'aborder ces thèmes au travers de divers points de vue tels que : la physiologie, l'éthologie, la psychanalyse et la psychosociologie. Ce n'est ni un aveu d'impuissance, ni une plaidoirie visant à défendre la faiblesse humaine et certainement pas une tentative de justification. Il se veut neutre, sans jugement mais bien plutôt descriptif, et finalement se cache bien peu d'un désir de prise de conscience et de responsabilisation que les auteurs souhaitent propres à brouiller les cartes des à priori réducteurs ... sans naturellement y échapper eux-mêmes.

AGRESSION ET PROCESSUS PHYSIOLOGIQUES

John J. RATEY et Amy GORDON (*The psychopharmacology of aggression : toward new day. Psychopharmacology Bulletin, vol 29, No 1, 1993*) estiment que le modèle médical newtonien, basé sur une causalité linéaire (cause, anomalie biologique, traitement) traditionnellement d'usage en psychiatrie, se montre très limité. Ils veulent pour preuve les plus récentes recherches concernant l'étiologie des désordres psychiatriques. Pour eux, la limitation du modèle tient surtout sur le fait que les désordres psychiatriques ne sont pas organisés en causalités linéaires.

En effet, les comportements agressifs, par exemple, sont la résultante d'un réseau complexe de nombreux facteurs biologiques, neurologiques, psychologiques et environnementaux. Il s'agit, à leur sens, de considérer les composantes internes de l'expérience tels que les troubles ou déficits physiologiques, affectifs ou cognitifs à la racine des comportements agressifs ou violents.

Des défauts dans le processus sensations-perceptions, la distorsion interprétative des perceptions, le débordement causé par une surstimulation, les mésinterprétations cognitives sont autant de facteurs propres à baisser le seuil de tolérance, augmenter l'impulsivité et prédisposer le sujet à l'agression.

Dans le cadre de l'hyperactivité, le trouble déficitaire de l'attention (Attention Déficit Hyperactivity Disorder) correspond à une baisse de l'activité du lobe frontal, ce qui a pour effet de diminuer le contrôle inhibiteur des centres cervicaux profonds, causant ainsi une constellation de symptômes, parmi lesquels : l'augmentation de l'impulsivité, l'hyperkinésie et une baisse du contrôle comportemental.

Le dérèglement de l'humeur est un autre facteur encore dans l'apparition des comportements agressifs, il produit des modifications de l'activité motrice, de la capacité à se concentrer, du sommeil, de l'appétit et du métabolisme du SNC en général, comme le montrent bien les personnes souffrant de troubles bipolaires. Cependant, on peut également attribuer, en partie au moins, la nature épisodique et imprévisible de l'agression à une modification de l'humeur causée par les modifications de taux hormonaux et des neurotransmetteurs reliées aux cycles saisonniers, mensuels, diurnes et biologiques.

Ratey et Gordon expliquent encore que, chez le sujet normal, les stimuli internes et environnementaux activent le système nerveux sympathique. Une augmentation massive de cette activité (provoquée par le stress ou l'anxiété par exemple) diminue les compétences du sujet à présenter des comportements adaptatifs. Ceci prédispose le sujet à des actes impulsifs ou agressifs.

De leur côté, Mc GUIRE, RATEIGH et BRAMMER (1983) ont mis en évidence une certaine similarité concernant le taux sanguin de sérotonine des mâles dominants chez le singe et l'être humain. Ils ont découvert que le taux sanguin de sérotonine est, chez le mâle dominant, deux fois supérieur à celui des autres mâles du groupe. Si le dominant est retiré du groupe, son taux de sérotonine retombe à la normale alors qu'augmente celui du nouveau dominant. Selon leurs résultats, l'augmentation du taux de sérotonine serait induite par les comportements de soumission que le dominant reçoit des autres.

Un phénomène identique a été mis en évidence chez les membres d'une fraternité de l'Université de Californie à Los Angeles : le leader présentait un taux sanguin de sérotonine supérieur à celui des autres membres de la fraternité. Il reste cependant encore à démontrer l'effet du changement de leadership chez l'être humain.

Il est important de souligner que les auteurs ont montré que la dominance (l'affirmation du pouvoir) était associée à un haut taux de sérotonine, alors que la violence impulsive semble reliée à un niveau bas de ce neurotransmetteur dans le sang. La différence semblerait se situer entre l'autorité tranquille et l'hostilité caractérielle. En fait, il apparaît que différents types d'agressions soient associés à différents mécanismes neurochimiques.

Robert GOLDEN et ses collègues (*Serotonin, suicide and aggression : Clinical studies. Journal of Clinical Psychiatry, 52:12 (sup), dec. 1991*), pour leur part, se sont penché sur les liens existant entre le suicide et la dépression. De nombreuses théories abordent de la même façon les actes d'agressivité et de violence qu'ils soient dirigés contre soi ou à l'égard d'un tiers. En effet, agression et suicide sont reliés dans différentes perspectives théoriques : du point de vue psychodynamique la pulsion agressive peut être considérée comme primitivement ou secondairement tournée sur soi ou à l'extérieur; du point de vue épidémiologique, le meurtre est un des plus forts prédictors de suicide (30% de taux de suicide parmi les assassins en Angleterre); du point de vue clinique, une hostilité excessive est caractéristique des patients dépressifs suicidaires. En fait, il pourrait y avoir, selon ces auteurs, une racine biochimique commune aux actes auto- et hétéro-agressifs : des anomalies dans les mécanismes centraux sérotoninergiques ont été associées aux suicides aussi bien qu'à des comportements impulsifs et agressifs. Il a été récemment démontré, avec des taux de corrélation significatifs, des relations entre ce neurotransmetteur, le suicide, la violence, l'impulsivité, l'humeur dépressive et l'anxiété.

Cependant, les auteurs attirent l'attention du lecteur sur les précautions à prendre quant à ces hypothèses, pour un certain nombre de raisons liées à la méthodologie, parmi lesquelles :

- 1° l'étude du système sérotoninergique est rendue difficile par la complexité du jeu d'interactions entre les différents neurotransmetteurs,
- 2° les personnes présentant des comportements auto- ou hétéro-agressifs souffrent le plus souvent de pathologies mentales avérées, si bien qu'il est difficile de savoir dans quelle mesure le dysfonctionnement sérotoninergique représente un élément causal ou au contraire un des effets de ces pathologies.

Quelque soit la position adoptée sur le problème de l'instinct, on ne peut ignorer le fait que certains processus physiologiques rendent possibles des conduites dites agressives et qu'ils peuvent même les favoriser.

- On sait qu'un taureau châtré produit un paisible animal de trait. La sexualité se distingue de l'agressivité mais il existe de profondes interrelations entre ces deux domaines. Dans l'espèce humaine, on observe par exemple, que les guerriers ne manquent jamais les occasions d'assouvissement sexuel. L'injection de testostérone à des poules les rend plus agressives et leur permet une ascension dans la hiérarchie du becquetage alors que les oestrogènes provoquent l'effet contraire. Apparemment l'influence hormonale serait optimale au début de la vie et sous forme d'une orientation générale ou d'une inclination naturelle. Cependant il n'existe pas de relation causale stricte.
- L'adrénaline (sécritée par la glande médullo-surrénale) agit notamment sur les mécanismes de l'hypothalamus, provoque l'éveil physiologique et prépare à une action vigoureuse sans déclencher nécessairement une attaque chez l'animal. En fait les dispositions du sujet varient selon l'ensemble de la situation. Les individus deviennent euphoriques dans un environnement plaisant et agressif dans un contexte désagréable.
- L'excitation des structures nerveuses provoque des sécrétions hormonales qui agissent à leur tour sur les centres nerveux. Une lobotomie préfrontale chez le singe provoque une réactivité aux animaux dominants affectant ainsi la structure du groupe dans lequel ils vivent. Les excitations de l'hypothalamus, par exemple, suscitent des états de motivation dont l'élaboration dépend d'autres facteurs aussi bien internes qu'externes.
- La plupart des spécialistes s'accordent pour nier une transmission génétique d'un besoin d'attaquer ou d'une appétence de conduites agressives cependant la tendance à réagir par l'hostilité à certains types de stimulation peut apparaître comme un trait héréditaire. On parle alors de facteurs innés prédisposants à des comportements violents.

Pour expliquer le phénomène de façon plus précise, citons ici Daniel Goleman, tiré de "*L'intelligence émotionnelle*" (Robert Laffont, Paris, 1997) :

"D'autres recherches ont montré qu'au cours des toutes premières millisecondes de la perception nous savons non seulement ce qu'est quelque chose, mais aussi si cela nous plait ou non; notre "inconscient cognitif" ne se contente pas de préciser l'identité de quelque chose à notre conscience, il lui donne aussi une opinion. "Nos émotions ont leur propre esprit, un esprit qui a ses idées à lui, tout à fait indépendantes de celles de l'esprit rationnel." ...

Ces opinions inconscientes sont des souvenirs affectifs dont l'amygdale est le siège. Les travaux de LeDoux et d'autres semblent montrer que l'hippocampe enregistre et trouve un sens aux perceptions plus qu'il ne régit les réactions affectives. Sa fonction essentielle est de fournir une mémoire précise du contexte des événements, sans lequel il ne peut y avoir de sens émotionnel. C'est l'hippocampe qui permet de faire la différence entre l'ours que l'on voit au zoo et celui que l'on croise dans une forêt.

Si l'hippocampe mémorise les faits bruts, l'amygdale retient la saveur émotionnelle qui leur est attachée. Si nous évitons de justesse une collision sur une route à deux voies, l'hippocampe se souviendra des circonstances particulières de l'incident : l'endroit où cela s'est produit, les personnes qui étaient avec nous ou la marque de l'autre véhicule. Mais, chaque fois que nous doublerons dans des conditions similaires, c'est l'amygdale qui déclenchera une poussée d'anxiété. "L'hippocampe vous permet de reconnaître votre cousine. Mais l'amygdale ajoute qu'elle est antipathique", dit LeDoux.

Apparemment, cette excitation de l'amygdale a pour effet d'imprimer dans la mémoire les moments d'émotion avec une force inhabituelle. Plus l'amygdale est excitée, plus profonde sera l'empreinte ; les souvenirs d'événements effrayants sont pratiquement indélébiles. Cela signifie qu'en réalité le cerveau possède deux systèmes de mémoire : l'un pour les faits ordinaires, l'autre pour les faits chargés d'émotion. Le second se comprend particulièrement bien du point de vue de l'évolution puisqu'il permet aux animaux de garder un souvenir vivace de ce qui est dangereux ou plaisant. Mais les souvenirs fortement émotionnels peuvent aussi être de mauvais conseillers sur le moment.

L'un des inconvénients de ces alarmes neuronales est que le signal envoyé par l'amygdale est parfois, et même souvent, dépassé, surtout dans l'univers social changeant qui est le nôtre. Dépositaire des "souvenirs affectifs", l'amygdale scrute les expériences vécues par l'individu et compare les événements actuels aux événements passés. Elle procède par association : quand un élément clé de la situation actuelle est semblable à un élément du passé, elle assimile immédiatement les deux situations, ce qui explique le manque de précision du système – il entre en action avant qu'il y ait entière confirmation. Il nous ordonne de réagir à la situation présente en fonction de pensées, d'émotions et de réactions tirées de circonstances qui ne sont souvent que vaguement semblables à la situation actuelle."

En d'autres termes, un comportement hostile, un acte d'agression peut également intervenir lorsque qu'une caractéristique donnée de la situation "rappelle" une autre situation extrêmement chargée en émotion. L'individu va alors présenter une sorte de réponse "automatique", presque réflexe. Naturellement, cette réponse, puisque ne prenant en considération qu'une seule caractéristique de la situation actuelle pour déclencher la réponse, a de fortes chances pour ne pas se montrer adaptée à la situation actuelle.

Ainsi nous pouvons remarquer que le facteur commun de ces éléments tient dans la notion de **PREDISPOSITION** ou de **TERRAIN FAVORABLE** qu'en fait leur qualité d'orientation vers un comportement agressif dépend de leur interaction les uns avec les autres ainsi qu'avec la situation contextuelle.

AGRESSIVITE D'UN POINT DE VUE ETHOLOGIQUE

L'éthologie (science des moeurs) animale nous permet quelques comparaisons dignes d'attention. Par exemple, dans son ouvrage : *"L'agressivité humaine" collection psychologie et sciences humaines, Ed. Dessart et Mordaga, Bruxelles*, J. Van Rillaer tente de distinguer les différentes sortes d'agression, leurs causes ainsi que leurs fonctions. Il propose la représentation suivante :

Fonction des luttes

1. Les animaux tuent d'autres types d'animaux afin de se nourrir. Les éthologues parlent dans ce cas non d'agressivité mais d'activités prédatrices ou alimentaires. Si les mouvements ressemblent parfois à ceux des luttes intraspécifiques la motivation et l'état émotionnel ne sont pas comparables.
2. La contre offensive de la proie contre "l'ennemi consommateur" se rapproche de la véritable agression.
3. "La réaction critique" correspond à une attaque déclenchée quand un objet, perçu comme menaçant, se rapproche en deçà d'une certaine limite "la distance critique", où l'animal n'a plus la possibilité de fuir.

La plupart des éthologues considèrent que la véritable agression est celle qui s'adresse à un animal de même espèce. Cette agressivité apparaît finalement avantageuse pour la survivance du groupe.

4. La répartition optimale dans l'espace disponible (spacing out). Des espèces qui se nourrissent différemment cohabitent sans problème dans un biotope réduit alors que s'ils partagent des besoins alimentaires identiques sur des ressources limitées ils peuvent combattre. Un environnement différent suscite des comportements différents.
5. Attaque d'un rival sur le plan sexuel.
6. La défense de la progéniture. Chez les espèces où un seul sexe s'occupe des petits, c'est celui-là qui se montre le plus agressif. (La femelle chez les gallinacés, le mâle chez l'épinoche).
7. Le comportement agressif permet l'instauration d'une hiérarchie sociale apte à réduire les probabilités de conflits ouverts et destructeurs.

Stimuli des luttes

- a. la douleur : un animal souffrant, malade, blessé ou frustré, peut réagir de façon agressive. Lorsqu'un chimpanzé, animal ordinairement paisible, n'obtient pas ce qu'il désire, ou s'il est menacé par un individu supérieur auquel il n'ose riposter, peut devenir agressif et s'attaquer à un animal de statut inférieur. (cf. identification à l'agresseur).
- b. déclencheurs d'origine externe : certains stimuli provoquent des comportements agressifs - les mécanismes innés de déclenchement à l'agression (un type de fixed action pattern) un leurre provoque cette réaction (stimulus optimal : couleur, forme, mouvement).
- c. facteurs internes : l'effet du stimulus externe optimal varie en fonction de l'intensité des facteurs internes (taux hormonal par exemple) et en fonction du phénomène d'habituation (phénomène sensoriel modifiant le seuil des réactions en fonction de la répétition du stimulus). La réponse instinctive se produit d'autant plus facilement qu'elle n'a plus été mise en action depuis longtemps. Ainsi, Van Rillaer distingue deux notions :
 - le comportement d'appétence (état généralisé d'agitation phase « appétitive») menant à la recherche d'une situation de décharge adéquate (phase « consommatoire ») ;
 - l'activité à vide : sorte de débordement instinctif ou d'explosion" se produisant en l'absence de tout stimulus extérieur (dans le cadre des pulsions vitales cycliques = faim/sexe).

Cependant, les animaux sont capables de présenter des activités ou comportements qualifiés par Lorenz ("*L'agression*", Flammarion, Paris, 1969) de rituels. Ils consistent en la substitution ou le déplacement de la lutte ou du combat, permettant d'éviter de passer à l'acte. Le comportement agressif prend alors une connotation de communication, pouvant aller jusqu'aux rites d'apaisement. Dans son ouvrage, l'auteur développe un certain nombre d'idées fort intéressantes, parmi lesquelles :

Physiologie de l'agression: Sachant que l'instinct d'agression est un instinct véritable, destiné à l'origine à conserver l'espèce, nous pouvons en mesurer tout le danger : c'est la spontanéité de cet instinct qui le rend si redoutable. Physiologiquement parlant, les observations montrent que lorsqu'un comportement instinctif est arrêté pendant un temps prolongé, le seuil des stimuli qui le déclenchent s'abaisse, l'abaissement du seuil de stimuli déclencheurs peut, dans certains cas, s'approcher de zéro, c'est-à-dire que le mouvement instinctif en question peut "partir" sans qu'il y ait aucun stimulus externe. Apparemment il n'existe pas beaucoup de modes de comportement instinctifs où l'abaissement du seuil et la conduite d'appétence soient plus frappante que, précisément, l'agression intra-espèce.

Ritualisation : La direction ou réorientation de l'attaque est probablement l'échappatoire la plus ingénieuse que l'évolution ait inventée pour diriger l'agression vers des voies inoffensives; elle n'est cependant point le seul moyen. En effet, on a remarqué par exemple que certains modes de mouvement au cours de la phylogenèse perdent leur fonction primitive pour devenir des cérémonies purement "symboliques". Sir Julian Huxley les a qualifiés de ritualisation, employant ce terme sans le mettre entre guillemets, car les processus de l'histoire culturelle qui aboutissent à la formation de rites humains, paraissant bel et bien assimilables aux processus de la phylogenèse qui produisent ces curieuses cérémonies chez les animaux.

Il s'agit de nouveaux mouvements instinctifs dont la forme imite celle d'un mode de comportement variable, causé par plusieurs impulsions. Le mécanisme nouvellement formé du comportement ritualisé a nettement le caractère d'un mouvement instinctif autonome. De même, la situation qui le déclenche, et qui dans tous les cas est, dans une large mesure, déterminée par la réponse du congénère, révèle toutes les propriétés d'une situation finale apaisante souhaitée pour elle-même. Autrement dit : la chaîne d'actions qui servait à l'origine d'autres buts objectifs ou subjectifs, devient un but en soit, dès qu'elle est transformée en rite autonome.

Ainsi un mode de comportement sert d'abord, soit à une espèce, soit à une culture, à composer avec le milieu extérieur, pour acquérir ensuite une fonction entièrement nouvelle, celle de la communication ou de l'information à l'intérieur de la communauté. Les belles formes et couleurs des nageoires d'un combattant siamois, le plumage d'un paradisier, la queue du paon ont tous évolué pour renforcer quelque mouvement ritualisé particulier. Il ne fait d'autre part presque aucun doute que tout l'art humain s'est développé au service des rites et que l'autonomie de "l'art pour l'art" n'a été obtenue que grâce à un nouveau pas du progrès culturel. Il est frappant de constater combien dans une ritualisation culturelle, les deux pas qui mènent, d'abord de la communication au contrôle de l'agression, puis à la formation d'un lien, sont parfaitement analogues aux deux stades de l'évolution des rituels instinctifs.

Les bonnes manières sont, par définition, celles de notre propre groupe et nous nous conformons constamment à leurs exigences; elles deviennent pour nous une seconde nature. Normalement, nous ne nous rendons plus compte que leur fonction est d'inhiber l'agression ou de créer un lien. C'est cependant cet effet que les sociologues appellent la "cohésion de groupe".

Probablement notre rire humain est lui aussi, dans sa forme primitive, un cérémonial d'apaisement ou de salut. Sourire et rire correspondent certainement à des degrés différents d'intensité du même comportement. Autrement dit, ils constituent des réponses sur des seuils différents à une même qualité d'excitation spécifique de telle ou telle activité. Il est tentant d'interpréter le sourire du salut comme un cérémonial qui se ritualise. Or, il y a fort à parier qu'au départ, l'attitude correspond au relevé des lèvres. Montrer les dents avant de mordre, devenu un acte de communication propre à éviter une agression avérée. Le rire en société n'a pas seulement un effet de diversion, mais crée un sentiment très net de solidarité sociale. Et alors, qu'en est-il de l'action de montrer une main ou de se serrer les mains dans le rituel du salut ?

Finalement Konrad Lorenz déplore que l'homme ne possède pas de mentalité carnivore. Tout le malheur viendrait précisément du fait qu'il est au fond une créature inoffensive et omnivore, ne possédant pas d'arme pour tuer les grandes proies et, par conséquent, dépourvu de ces verrous de sécurité qui empêchent les carnivores "professionnels" de tuer leurs camarades de même espèce. De tels mécanismes inhibiteurs contre le meurtre étaient - dans l'évolution de l'homme - superflus, de toute façon il n'avait pas la possibilité de tuer rapidement. Si la responsabilité morale et la répugnance à tuer ont sans doute augmenté, la facilité d'exécuter un meurtre et son impunité émotionnelle ont augmenté dans la même mesure. En effet, la distance, à laquelle les armes à feu sont efficaces, est devenue suffisamment grande pour que le tireur soit à l'abri des situations stimulantes qui, autrement, activeraient ses inhibitions contre le meurtre.

De son côté, Edgard Morin dans "*Le Paradigme perdu : la nature humaine*" (ed. Seuil, Point No. 109, Paris, 1973) reprend différents d'éthologues, dont K. Lorenz, pour relever certains éléments de compréhension de la nature humaine. J'en soulignerai deux ici :

a) le rôle (circulaire) de l'écologie dans le développement sociologique et la forme des relations (hiérarchiques)

- chez la chimpanzé vivant à l'abri d'une forêt (riche en nourriture) nous trouvons une hiérarchie décentralisée où le leadership semble s'acquérir plutôt par du "m'as-tu vu" exhibitionniste (cf. exemple du bidon). Cette société serait qualifiée "d'hédonique" (maximum de satisfaction pour un minimum d'effort);
- chez le macaque de savane (environnement peu sûr), la hiérarchie est centralisée, le chef acquiert son pouvoir en fonction de son agressivité et de sa "volonté de puissance". Il s'agit de société dite "agoniste".

b) la nature humaine : ce qui est probablement propre à sapiens c'est l'intensité et l'instabilité que prennent la gaieté et la tristesse. Le plaisir qu'il recherche ne se réduit pas à l'état de satisfaction (accomplissement du désir ou annulation d'une tension) mais tend bien vers des états d'exaltation. Cette démesure s'exerce aussi bien dans le sens de la fureur, du meurtre et de la destruction, dont on peut supposer qu'elles soient en lien avec :

- l'accroissement démographique (multiplication des contacts, concurrences, rivalités entre groupes par là même les occasions de combats)
- la chasse, qui a amené à la création d'armes permettant de donner aisément la mort.

Ainsi Morin émet l'hypothèse selon laquelle, la régression des programmes génétiques (en faveur des aptitudes stratégiques à résoudre des problèmes) a touché entre autre les programmes de contrôle de l'agressivité, laissant homo sapiens sans autre défense qu'une socialisation croissante mais toujours insuffisante contre l'émergence de cette agressivité.

Par ailleurs, il relève l'importance de la connaissance, ou la reconnaissance concernant l'apparition de comportements agressifs. En effet, il semblerait que plus nous possédons d'informations sur notre interlocuteur, informations perceptives (vision, voix, chaleur, odeur, toucher, etc.) ou cognitive (connaissance du groupe, de la culture, de l'individu) plus nous serions rassuré. Au contraire, le manque d'information nous amènerait à présenter de la méfiance ainsi que des comportements défensifs, dont l'agression peut faire partie comme nous l'avons clairement vu jusqu'ici.

Pour revenir à K. Lorenz, les moyens les plus prometteurs dont nous disposerions pour nous opposer aux "ratés" de l'agression - ou d'autres types de comportement social - seraient ceux qui ont fait leurs preuves au cours des évolutions phylogénétique et culturelle. L'auteur en cite quelques uns :

- une méthode simple et efficace pour décharger l'agression d'une manière inoffensive est de la **réorienter vers quelque objet de remplacement**. (Le sport tire son origine de luttes qui, bien qu'encore sérieuses, étaient fortement ritualisées).
- **Les relations personnelles constituent un grand obstacles à l'agression**. L'anonymat de la personne à attaquer facilite, en effet, le déclenchement du comportement agressif. Ainsi une seconde méthode consiste à "**créer un lien**" avec l'interlocuteur, trouver des éléments communs (la peur l'un de l'autre, la gêne réciproque en sont deux exemples) ... un objectif commun, avoir une connaissance mutuelle réciproque.
- essayer de comprendre les réactions, les motivations voir les éléments de notre comportement pouvant causer ses réactions chez l'autre peut nous permettre de ne pas se sentir personnellement visé ou victime d'une agression à but destructeur. Ainsi plutôt que réagir nous pourrions peut-être agir et nous montrer alors capable de présenter des comportements adéquats d'apaisement (le toucher, le rire, etc.).

Finalement, pour Konrad Lorenz :

l'humour et la connaissance sont les deux grands espoirs de la civilisation

Pour sa part, le psychosociologue, E.T. Hall (*La dimension cachée*, Paris, Ed. Seuil, coll. Points No. 89, 1971) ainsi que (*Le langage silencieux*, Paris, Ed. Seuil, coll. Points No. 160, 1989) qui, partant de l'éthologue H. Hédiger (*The Evolution of Territorial Behavior* in S.L. Washburn "Social Life of Early Man" New York, Viking Fund, Publication in Anthropology No. 31, 1961) décrit deux distances utilisées dans les relations entre individus d'espèces différentes - la distance de fuite et la distance critique - ainsi que deux distances - les distances personnelle et sociale - coordonnant les relations entre individus de même espèce.

Hall met en évidence quatre distances distinctes, divisées chacune en deux modes: proche / éloigné

- publique (> 360 cm) = l'individu n'est plus directement impliqué dans la relation
- sociale (120-360 cm) = limite du pouvoir d'un individu sur l'autre
- personnelle (45-125 cm) = sépare les individus sans contact de la longueur d'un ou deux bras
- intime (0-45 cm) = distance de forte relation d'engagement avec autrui.

Ces distances varient d'une culture à une autre, d'un sujet à l'autre et correspondent à des activités ou comportement particulier. Dans ce sens, nous pouvons retenir, en ce qui concerne les comportements agressifs, particulièrement ceux en relation avec la vie en groupe, la nécessité de prêter attention aux phénomènes :

- de territorialité (au sens propre comme au figuré, la place)
- d'espace personnel (par exemple dans le cadre du morcellement)
- de connaissance mutuelle / socialisation selon Morin.

Dans le film « Mon oncle d'Amérique », du réalisateur Alain Resnay, le professeur Henri Laborit (Docteur en Médecine interne des hôpitaux, chirurgiens des hôpitaux, Maître de recherche des services de santé des armées. Introduit en thérapeutique l'hibernation artificielle, la chlorpromazine, le premier tranquillisant, ainsi que d'autres drogues à action psychotrope; travaux sur la réaction de l'organisme aux agressions qui ont apporté des solutions nouvelles à l'anesthésie et à la réanimation; auteur de nombreux ouvrages sur la biologie du comportement) expose sa théorie, en voix off, théorie que l'on retrouve dans son ouvrage « L'éloge de la fuite ». Nous en proposons ici quelques passages propres à apporter un éclairage édifiant concernant le sujet qui nous occupe ici.

« La seule raison d'être d'un Etre, c'est d'être ; c'est à dire de maintenir sa structure ; c'est de se maintenir en vie ; sans cela, il n'y aurait pas d'Etre.

Les plantes peuvent se maintenir en vie sans se déplacer, elles puisent leur nourriture directement dans le sol, à l'endroit où elles se trouvent et grâce à l'énergie du soleil, elles transforment cette matière inanimée, qui est dans le sol, en leur propre matière vivante.

Les animaux, eux, donc l'Homme qui est un animal, ne peuvent se maintenir en vie qu'en consommant cette énergie solaire qui a déjà été transformée par les plantes et ça, ça exige de se déplacer ; ils sont forcés d'agir à l'intérieur d'un espace. Pour se déplacer dans un espace, il faut un *système nerveux*. Ce système nerveux va agir et permettre d'agir sur l'environnement et dans l'environnement et toujours pour la même raison, pour assurer la survie. Si l'action est efficace, il va en résulter une sensation de plaisir.

Ainsi, une pulsion pousse les êtres vivants à maintenir leur équilibre biologique, leur structure vivante à se maintenir en vie et cette pulsion va s'exprimer dans quatre comportements de base :

- Un comportement de consommation : le plus simple, le plus banal. Il assouvit un besoin fondamental : boire, manger, copuler.
- Un comportement de fuite.
- Un comportement de lutte.
- Un comportement d'inhibition.

Un cerveau ne sert pas à penser mais à agir. L'évolution des espèces est conservatrice et dans le cerveau des animaux, on trouve des formes très primitives.

Le premier cerveau appelé cerveau reptilien : c'est en effet celui des reptiles. Il déclenche les comportements de survie immédiats, sans quoi l'animal ne pourrait pas survivre : boire, manger pour maintenir sa structure et copuler pour lui permettre de se reproduire.

Puis, dès qu'on arrive aux mammifères, on trouve un second cerveau, celui de l'affectivité ou de la mémoire. Sans mémoire, de ce qui est agréable ou désagréable, il n'est pas question d'être heureux, triste, angoissé ni en colère, amoureux. On peut ainsi presque dire qu'un être vivant est une mémoire qui agit.

Le troisième cerveau est appelé cortex cérébral. Chez l'Homme, il a pris un développement considérable et porte le nom de cortex associatif. Il associe les voies nerveuses sous-jacentes, qui ont gardé la trace des expériences passées avec celles qui ont été impressionnées par l'environnement au moment même de l'expérience. Il va pouvoir créer, réaliser un processus imaginaire.

Dans le cerveau de l'Homme, ces trois cerveaux sont superposés et existent toujours. Nos pulsions sont encore celles primitives du cerveau reptilien. Ces étages du cerveau ne vont pas fonctionner ensemble. Pour ce faire, ils seront reliés par des faisceaux ; celui de la récompense, celui de la punition qui débouche sur les réactions de fuite et de lutte et celui qui va aboutir à l'inhibition de l'action : par exemple la caresse d'une mère à son enfant, la décoration qui va flatter le narcissisme d'un guerrier, les applaudissements qui vont accompagner la tirade d'un acteur, tout cela libère des substances chimiques dans le faisceau de la récompense et aboutira au plaisir de celui qui en est l'objet.

La mémoire : au début de l'existence, le cerveau est encore immature donc les deux ou trois premières années de la vie d'un Homme, l'expérience qu'il aura du milieu qui l'entoure sera indélébile et constituera quelque chose de considérable pour l'évolution de son comportement dans toute son existence. Finalement, il faut bien se rendre compte que ce qui pénètre dans notre système nerveux depuis la naissance, ou peut-être avant in utero, les stimuli qui entrent dans notre cerveau nous viennent essentiellement des autres.

Ainsi, nos trois cerveaux sont là, les deux premiers fonctionnent de manière inconsciente, nous ne savons pas ce qu'ils nous font faire : pulsions, automatisme culturel. Le troisième nous fournit un langage explicatif qui donne toujours une excuse, un alibi au fonctionnement inconscient des deux premiers. On peut se représenter l'inconscient comme une mer profonde et ce que nous appelons le conscient comme l'écume qui naît, disparaît, renaît à la crête des vagues ; c'est la partie très superficielle de cet océan écorché par le vent.

On peut distinguer quatre types principaux de comportement :

1. comportement de consommation : assouvit les besoins fondamentaux ;
2. comportement de gratification : quand on a l'expérience d'une action qui aboutit au plaisir, on essaie de la renouveler ;
3. comportement qui répond à la punition soit par la fuite qui l'évite, soit par la lutte qui détruit le sujet de l'agression ;
4. Comportement d'inhibition : on ne bouge plus, on attend en tension et on débouche sur l'angoisse c'est-à-dire l'impossibilité de dominer la situation.

Quand on prend un rat, on le met dans une cage à deux compartiments, séparés par une cloison avec une porte, un sol électrifié par intermittence. Un signal sonore prévient l'animal 4 secondes avant que le sol ne soit électrifié. D'abord, inquiétude puis il se rend compte de l'existence de la porte pour échapper. Quand la même chose se reproduit quelques secondes après, il comprendra très vite qu'il peut éviter la punition du choc électrique en passant dans le compartiment d'à côté, là où il était au début. Cet animal qui subit cette expérience 10 minutes par jour, et pendant 7 jours consécutifs peut être en parfait état, en parfaite santé (poil lisse, pas d'hypertension artérielle) : il a évité par la fuite la punition, il s'est fait plaisir, il a maintenu son équilibre biologique.

Ce qui est facile pour un rat en cage ne l'est pas pour un Homme en société ; en particulier, certains besoins ont été créés par cette vie en et cela depuis son enfance. Il est rare qu'il puisse pour assouvir ses besoins aboutir à la lutte quand la fuite n'est pas efficace. Quand deux individus ont des projets différents, ou le même projet mais qu'ils rentrent en compétition pour la réalisation de ce projet, il y a un gagnant et un perdant. Il y a établissement d'une dominance dans un espace que l'on peut appeler *territoire* est la base fondamentale de tous les comportements humains et ceci en pleine inconscience des motivations.

Il n'y a pas d'instinct de dominance mais il y a **simplement l'apprentissage par le système nerveux d'un individu de la nécessité pour lui de conserver à sa disposition, un objet ou un être qui est aussi désiré, envié par un autre être** ; et il sait par apprentissage que dans cette compétition, s'il veut garder l'objet et l'être à sa disposition, il devra dominer.

Nous sommes les autres... Un enfant sauvage abandonné loin des autres, ne deviendra jamais un Homme, il ne saura jamais ni marcher ni parler, il se conduira comme un petit animal. Grâce au langage, les Hommes ont pu transmettre de générations en générations toute expérience faite au cours des millénaires du monde. Il ne peut plus maintenant, et depuis déjà longtemps assurer sa survie ; il a besoin des autres, pour vivre ; il ne sait pas tout faire, il n'est pas polytechnicien. Dès le plus jeune âge, la survie du groupe est liée à l'apprentissage chez le petit de l'Homme, de ce qui est nécessaire pour vivre en société. On lui apprend à ne pas faire « caca » dans sa culotte, à faire pipi dans son pot,...Et puis très rapidement, on lui montre comment il doit se comporter pour que la cohésion du groupe puisse exister. On lui apprend ce qui est beau, ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est laid. On lui dit ce qu'il doit faire. On le punit ou on le récompense quelque soit sa propre recherche du plaisir. On le punit ou on le récompense selon que son action est conforme à la survie du groupe.

Le fonctionnement de notre système nerveux commence à peine à être compris. A partir des molécules chimiques qui constituent la base, s'établissent les voies nerveuses qui seront codées, imprégnées par l'apprentissage culturel ; et tout ça dans un mécanisme inconscient. Nos pulsions et nos automatismes culturels seront masqués par un langage, un discours logique. Le langage ne contribue qu'à cacher la cause des dominances. Les mécanismes d'établissement de ces dominances font croire à l'individu qu'il réalise son propre plaisir alors qu'il ne fait en général que maintenir des situations hiérarchiques qui se cachent sous des alibis langagiers, des alibis fournis par le langage qui lui servent en quelque sorte d'excuses.

Pour reprendre l'expérience des rats : dans la deuxième situation, la porte de communication entre les deux compartiments est fermée : le rat ne peut pas fuir. Il est soumis à la punition à laquelle il ne peut pas échapper. Cette punition va provoquer chez lui un comportement d'inhibition ; il apprend que toute action est inefficace, qu'il ne peut ni fuir ni lutter, il s'inhibe. Cette inhibition qui s'accompagne chez l'Homme d'angoisse s'accompagne aussi dans son organisme de perturbations biologiques extrêmement profondes. Si bien que si un microbe passe dans les environs, s'il en porte même sur lui, alors que normalement, il aurait pu les faire disparaître, là ne pouvant pas il fera une infection. S'il a une cellule cancéreuse (qu'il aurait pu détruire), il va faire une évolution cancéreuse. Et puis ces troubles biologiques, aboutissant à tout ce qu'on appelle les maladies de civilisation, psychosomatiques (douleurs estomac, hypertension artérielle,...) qui aboutissent à l'insomnie, à la fatigue, au mal-être.

Dans la troisième situation le rat ne peut pas fuir. Il va donc subir toutes les punitions. Mais, il sera en face d'un autre rat qui sera son adversaire et, dans ce cas, il va lutter. Cette lutte est absolument inefficace : elle ne lui permet pas d'éviter la punition mais il agit... Un système nerveux ne sert qu'à agir. Ce rat ne fera aucun incident pathologique. Il sera en très bon état. Pourtant il aura subi toutes les manifestations.

Chez l'Homme les lois sociales interdisent généralement cette violence défensive, il est en inhibition d'action. L'Homme a plusieurs façons de lutter contre cette inhibition de l'action : l'agressivité. Si cette inhibition de l'action se prolonge, alors toute une pathologie se déclare. Les perturbations biologiques qui l'accompagnent vont déclencher l'apparition de maladies infectieuses, de maladies mentales. Dans le cas où l'agressivité ne peut pas être dirigée vers d'autres, elle peut se retourner contre soi de deux façons, soit en somatisant, ou alors en se suicidant.

L'inconscient constitue un instrument redoutable, non pas seulement par son contenu refoulé (trop douloureux à exprimer) mais par tout ce qui est au contraire autorisé, parfois même récompensé par la socio-culture et qui a été placé dans son cerveau depuis la naissance. Il n'a parfois pas conscience que c'est là ce qui guide ces actes. La personnalité d'un individu se construit sur un brick à brack de jugement de valeur, de préjugés, de lieux communs, qui avec le temps deviennent de plus en plus rigides, de moins en moins remis en question. Quand une seule pierre de cet édifice est enlevée tout l'édifice s'écroule ; il découvre l'angoisse qui ne reculera ni devant le meurtre de l'individu, ni devant le génocide, ni la guerre de groupes sociaux pour s'exprimer.

On commence à comprendre par quels mécanismes, pourquoi et comment, à travers l'histoire et le présent, se sont établies des échelles hiérarchiques de dominance. Pour aller sur la lune, on a besoin de connaître les lois de la gravitation. Quand on connaît ces lois, cela ne veut pas dire qu'on se libère de la gravitation, ça veut dire qu'on s'en sert pour faire autre chose. Tant qu'on aura pas diffusé très largement aux Hommes de cette planète, la façon dont fonctionne leur cerveau, la façon dont ils l'utilisent, tant qu'on aura pas dit que jusqu'ici c'était toujours pour dominer l'autre, il y a peu de chance pour qu'il y ait quelque chose qui change... »

Il est bien clair que la neurologie et la neuropsychologie ont produit, depuis, un grand nombre de découvertes. Aujourd'hui, nous comprenons progressivement de mieux en mieux le fonctionnement de notre cerveau. Comme nous l'avons vu plus haut avec Goleman. Pourtant, Laborit nous expose ici une nourriture riche pour les réflexions que je laisse au lecteur.

LE CONCEPT D'AGRESSIVITE DU POINT DE VUE PSYCHANALITIQUE

Par définition l'agressivité est une tendance ou ensemble de tendances qui s'actualisent dans des conduites réelles ou fantasmatiques visant à nuire à autrui, le détruire, le contraindre et l'humilier par exemple. L'agression ne se présente pas seulement sous la forme d'action motrice violente et destructrice. En effet il n'existe aucune conduite aussi bien négative (refus d'assistance par exemple) que positive, symbolique (l'ironie par exemple) qu'effectivement agie, qui ne puisse fonctionner comme agression. M. Poirier, dans « *Les composantes de l'agressivité et les facteurs caractérologiques* » en dit qu'elle comprend de nombreuses composantes et présente tous les degrés d'intensité possible.

- a) l'agressivité qui doit demeurer en nous à un certain degré est indispensable pour que nous puissions survivre, nous défendre, nous diriger ou influencer notre vie. L'agressivité, nécessaire et indispensable à chacun, en tant qu'énergie nous pousse à vaincre les difficultés ou à dominer et maîtriser le monde qui nous entoure.
- b) ces mêmes qualités qui ont conduit l'homme à ses extraordinaires succès le mène à être l'être le plus

Dans sa première théorie des pulsions (avant 1920), Freud oppose les pulsions sexuelles aux pulsions d'auto-conservations. Ces dernières ont pour fonction générale le maintien et l'affirmation de l'existence individuelle. Dans ce cadre théorique, l'explication des conduites ou sentiments agressifs est cherchée dans le jeu complexe des deux grands types de pulsions. En ce qui concerne les pulsions d'auto-conservation, l'activité d'assurer son emprise sur les objets est spécifiée soit comme fonction soit comme pulsion indépendante, liée à un appareil particulier (la musculature) et à un stade précis de l'évolution (sadique-anal).

Soulignons que le sentiment de haine ne se confond pas entièrement avec l'attitude agressive. La haine implique une intention destructrice alors que l'agression ne fait qu'indiquer une défense ou une affirmation de soi... au dépens d'autrui. Dans la vie quotidienne, la disposition agressive et l'affect de haine sont très souvent liés. Sitôt que le Moi s'imagine mis en question, il souhaite généralement l'élimination ou même la destruction de ce qui le gêne. La haine provient du refus originaire que le Moi narcissique oppose au monde extérieur prodiguant des excitations. L'atteinte du Moi narcissique - la blessure narcissique - correspond à la frustration; frustration qu'il faut différencier -selon J. Van Rillaer - de la non-satisfaction d'une pulsion. En effet cette dernière ne produit pas en elle-même une réaction agressive. L'agression n'apparaît effectivement que lorsque le Moi se sent blessé par l'obstacle, la privation ou le refus.

Les pulsions d'auto-conservation

Les pulsions d'auto-conservation correspondent à l'ensemble des besoins liés aux fonctions corporelles nécessaires à la conservation de la vie de l'individu, la faim en constitue le prototype. Elles apparaissent en 1910 dans le cadre de la première théorie freudienne des pulsions où elles sont opposées aux pulsions sexuelles. Il s'agit d'un dualisme s'organisant :

- soit par étayage des pulsions sexuelles sur les pulsions d'auto-conservations (par exemple au niveau oral le plaisir sexuel trouve son support dans l'activité de nutrition, la "satisfaction de la zone érogène était dissociée, au début, à la satisfaction du besoin de nourriture ...". Freud parlait alors aussi de "pulsions alimentaires");
- soit par opposition dans le conflit psychique.

Dans sa seconde théorie des pulsions (après 1920), Freud donne un rôle plus important et une place différente à l'agressivité. Une partie de la pulsion de mort est mise directement au service de la pulsion sexuelle - c'est le sadisme proprement dit. Une autre partie n'accompagne pas ce détournement vers l'extérieur, reste dans l'organisme où elle est liée libidinalement à l'aide de l'excitation sexuelle dont elle s'accompagne. Sous le nom d'**EROS** Freud désigne l'ensemble des pulsions qui créent ou maintiennent des unités de sorte qu'y sont finalement englobées, non seulement les pulsions sexuelles en tant qu'elles tendent à conserver l'espèce, mais les pulsions d'auto-conservation qui visent à maintenir et à affirmer l'existence individuelle.

Les pulsions de mort

Après 1920 un nouveau dualisme est introduit, celui des pulsions de vie et pulsions de mort. Freud classera les pulsions d'auto-conservation dans celle de mort, à titre de détours exprimant le fait que "l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière", mais très rapidement elles deviendront un cas particulier des pulsions de vie. Les pulsions d'auto-conservation, comme celle de conservation de l'espèce (de même que celles d'amour du moi et d'amour d'objet) seront définitivement classées à l'intérieur d'EROS.

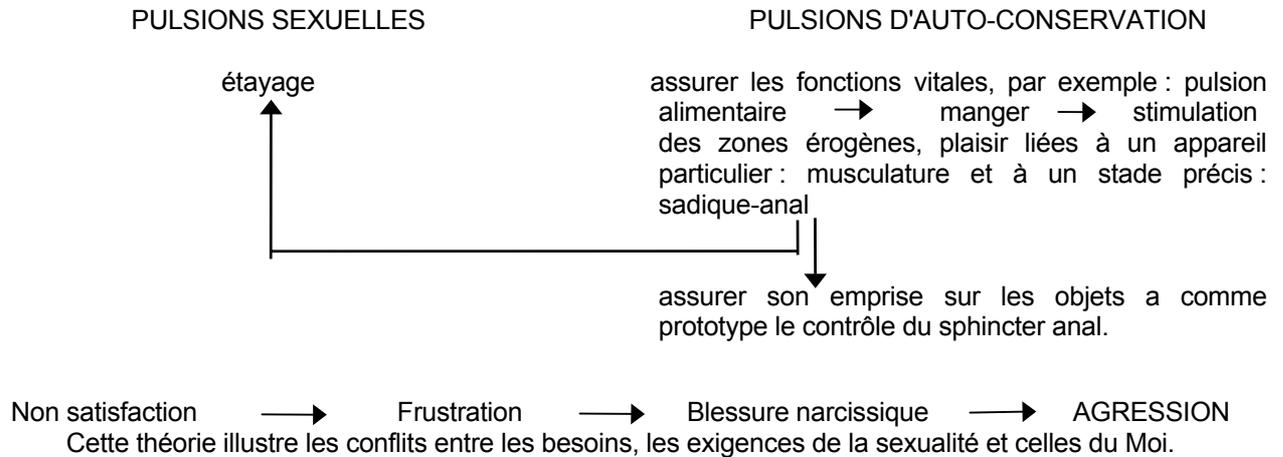
Ainsi, dans le cadre de la seconde théorie freudienne des pulsions, celles de mort désignent une catégorie fondamentale qui s'opposent aux pulsions de vie et tendent à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire à ramener l'être vivant à l'état anorganique. Tournées d'abord vers l'intérieur et tendant à l'autodestruction, elles seraient secondairement dirigées vers l'extérieur, se manifestant alors sous la forme de LA PULSION D'AGRESSION ou de DESTRUCTION. Cependant, il est fort rare d'être en contact avec des motions pulsionnelles univoques (pures), mais bien plus souvent à un dosage variable de deux pulsions à but opposé. Pourtant l'action de la pulsion de mort se laisse entrevoir à l'état pur lorsqu'elle tend à se désunir d'avec la pulsion de vie, par exemple, dans le cas de la mélancolie. Remarquons que de nombreux psychanalystes rejettent la notion de pulsions de mort, argumentant entre autre que :

- la genèse de l'agressivité est en lien avec le fait que toute pulsion se réalise dans une activité que le sujet impose à l'objet;
- qu'elle serait une réaction secondaire à la frustration venant de l'objet;
- que les pulsions agressives existent de façon autonome, sans être rapportées à une tendance auto-agressive;

et ceci contrairement à l'école kleinienne chez qui les pulsions de mort jouent dès le début de la vie un rôle majeur, pouvant être orientées vers l'objet extérieur aussi bien que dans l'organisme où elles provoquent l'angoisse d'être désintégré et annihilé. Dans cette approche, je dirais de façon caricaturale, qu'au cours de la première période de vie extra-utérine (position schizoparanoïde : entre 0 et 8 mois) - où l'objet n'est que partiel (pour l'observateur) et où la forte tendance au clivage donne un sens au réel, par exemple sous forme de bon - et de mauvais-sein - les pulsions agressives sont tournées vers l'"extérieur" (bien que cet "extérieur" ne soit que partiellement construit) c'est-à-dire vers le mauvais sein que l'enfant va tenter de détruire, d'engloutir, de dévorer. A la seconde période (position dépressive : entre 3 et 12 mois), l'enfant ayant construit un objet total, intègre et découvre l'ambivalence, développant alors la peur de détruire l'objet (donc de le perdre) l'amenant à retourner les pulsions agressives sur lui-même, de façon à "protéger" l'objet extérieur. Ainsi l'agression peut-être le masque d'une auto-agression où l'individu attaque l'autre pour ne pas se détruire ou encore pour se faire violence à travers lui. Ou, à l'inverse, l'auto-destruction peut être une agression déplacée sur soi-même. En effet plus un sujet inhibe son agressivité - consciemment ou non - plus il se sent coupable et se mortifie.

	1910-1920		1920 —	
<u>TOPIQUES</u>	I ère topique Inconscient - préconscient - conscient		II ème topique: Ca - Moi - Surmoi	
<u>DYNAMIQUES</u>	Pulsions sexuelles	D'auto conservation	EROS	THANATOS
Les pulsions	étayage	assurer les fonctions vitales, liées à un appareil particulier et une satisfaction libidinale secondaire assurer l'emprise sur les objets (1er prototype - contrôle du sphincter anal)	Ensemble des pulsions qui créent et maintiennent des unités. Pulsions sexuelles et pulsion d'auto-conservation, de soi et de l'espèce	Visent la réduction complète des tensions. Tournée vers l'intérieur, secondairement dirigée vers l'extérieur

Première théorie des pulsions (1910-1920)



Seconde théorie des pulsions (après 1920)

EROS

fruit de la "pulsion de vie". Ensemble des pulsions qui créent et maintiennent des unités :

pulsions sexuelles
pulsions d'auto - conservation
conservation de soi et de l'espèce

La libido "a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice" qu'est la pulsion de mort. Elle s'en débarrasse en la dérivant en grande partie vers l'extérieur ... alors changée de cap elle s'appelle "pulsion de destruction, d'emprise, volonté de puissance".

Une partie de cette pulsion est directement placée au service de la fonction sexuelle.

THANATOS

l'agressivité manifeste la pulsion antagoniste "pulsion de mort". Dirigée dans son fondement contre l'être lui-même dans la situation de vivant organisé, n'est qu'un état artificiel qu'il voudrait lui-même démentir en retournant à l'état antérieur, l'inorganisation du non-vivant.

Cette pulsion vise la réduction complète des tensions.

La partie de cette pulsion qui ne s'investit pas dans l'activité sexuelle pour organiser plusieurs destins :

- l'union des deux pulsions est assez équilibré pour laisser à EROS la force suffisante pour intéresser l'être à la vie et à l'objet. Dans ce cas "elle se soustrait à la perception lorsqu'elle n'est pas colorée d'érotisme"
- Un certain déséquilibre introduit des conduites penchant vers l'agressivité. Force désorganisatrice et morcelante tendant à détruire les ensembles harmonieux qu'EROS s'efforce d'organiser.
- le déséquilibre est plus marqué et ouvre la voie à la "PULSION D'AGRESSION" dont les expressions pourrait tourner autour de la pulsion de destruction d'emprise, la haine.

Rarement univoque ou « pure »

Rappelons ici quelques notions psychanalytiques (tirées du "Vocabulaire de Psychanalyse"). La fonction de l'**APPAREIL PSYCHIQUE** est en dernier lieu de maintenir au plus bas possible l'énergie interne d'un organisme. Sa différenciation en substructures aide à concevoir les transformations de l'énergie (état libre, lié, investissement). L'appareil psychique reçoit des excitations d'origine externe ou interne, ces dernières (pulsions) exerçant une poussée constante qui constitue une "exigence de travail". Tout le fonctionnement de l'appareil peut être décrit en termes économiques comme un jeu d'investissements, désinvestissements, contre-et-sur-investissements.

LES PULSIONS :

Leur source correspond à l'origine interne spécifique, soit le lieu où apparaît l'excitation soit le processus somatique se produisant dans cette poche du corps. Leur but s'applique à l'activité à laquelle pousse la pulsion et aboutissant à une résolution de la tension (soutenue et orientée par des fantasmes). Le but est la satisfaction, une décharge.

A partir de 1920 S. Freud a élaboré la seconde topique. Le motif majeur classiquement invoqué pour rendre compte du passage de la première à la seconde topique est la prise en considération toujours accrue des défenses inconscientes. Dans sa forme schématique cette topique fait intervenir :

- ▶ **le ÇA :** pôle pulsionnel de la personnalité, dont les contenus, expressions psychiques des pulsions, sont inconscients, pour une part héréditaires et innés, pour l'autre refoulés et acquis;
- ▶ **le MOI :** instance qui se pose en représentant des intérêts de la totalité de la personne et comme tel s'avère dépendant des revendications du ÇA, des impératifs du SURMOI et des exigences de la réalité. Dans ce sens son autonomie n'est que relative. Il représente le pôle défensif de la personnalité, mettant en jeu une série de mécanismes de défense, mécanismes motivés par la perception d'un affect déplaisant (signal d'angoisse);
- ▶ **le SURMOI :** instance qui juge et critique, constituée par l'intériorisation des exigences et interdits parentaux.

On utilise le terme de **CONFLIT PSYCHIQUE** lorsque, dans le sujet, s'opposent des exigences in ternes contraires. Le conflit peut être manifeste (entre un désir et une exigence morale par exemple, ou entre deux sentiments contradictoires), ou latent, pouvant alors s'exprimer de façon déformée dans le conflit manifeste et le traduire par exemple par la formation de symptômes de désordre de la conduite, de troubles du caractère etc. La psychanalyse considère le conflit comme constitutif de l'être humain et ceci dans diverses perspectives :

- conflit entre le désir et la défense
- conflit entre les différents systèmes ou instances
- conflit entre les pulsions
- conflit oedipien afin où se confrontent des désirs contraires... et ces désirs à l'interdit.

LES MECANISMES DE DEFENSE : sont un ensemble d'opérations dont la finalité est de réduire, de supprimer toute modification susceptible de mettre en danger l'intégrité et la constance de l'individu biopsychologique. Dans la mesure où le MOI se constitue comme instance qui incarne cette constance et qui cherche à la maintenir, il peut être l'enjeu et l'agent de ces opérations.

La défense, d'une façon générale, porte sur l'excitation interne (pulsion) et, électivement, sur telle des représentations (souvenirs, fantasmes) auxquelles celle-ci est liée, sur telle situation capable de déclencher cette excitation dans la mesure où elle est déplaisante pour le MOI. Le processus défensif se spécifie en mécanisme de défense plus ou moins intégrés au MOI. Marquée et infiltrée par ce sur quoi elle porte en dernier ressort - la pulsion - la défense prend souvent une allure compulsive et opère au moins partiellement de façon inconsciente. Finalement les motifs de l'utilisation de ces mécanismes de défense sont :

- la crainte du SURMOI
- la crainte réelle
- la crainte de la puissance des pulsions
- le besoin de synthèse du moi contre les affects.

Principes d'inertie neuronique : les neurones tendent à évacuer complètement les quantités d'énergie qu'ils reçoivent, la quantité étant supposée circuler dans le système, empruntant telle ou telle voie parmi les bifurcations successives des neurones en fonction de la résistance (barrières de contact) ou du passage d'un élément neuronique à un autre. L'appareil neuronique se comporte comme s'il tendait non seulement à décharger les excitations mais à se tenir à l'écart, par la suite, des sources d'excitation. La décharge adéquate nécessite une certaine mise en réserve d'énergie. C'est ainsi qu'en fait la formation de groupes de neurones à investissement constant suppose la régulation par une loi - de constance (l'appareil psychique tend à maintenir à un niveau ainsi bas, tout-au-moins aussi constant que possible, la quantité d'excitation qu'il contient. Cette constance est obtenue d'une part par les décharges de l'énergie présente, d'autre part par l'évitement de ce qui pourrait accroître la quantité d'excitation et la défense contre cette augmentation) - qui vient contrecarrer l'écoulement libre de l'énergie.

Ce principe sera réaffirmé bien plus tard par celui de "Nirvâna" (terme proposé par Barbara Low et repris par Freud pour désigner la tendance de l'appareil psychique à ramener à zéro ou du moins à réduire le plus possible en lui toute quantité d'excitation d'origine externe ou interne. Ce terme suggère une liaison entre le plaisir et l'anéantissement dans le sens ou - au delà d'une loi de constance ou d'homéostasie il représente une tendance radicale à ramener au niveau zéro l'excitation. Ce principe exprime donc la tendance de la pulsion de mort.

Le principe de plaisir correspond à un des deux principes régissant, selon Freud, le fonctionnement mental, l'ensemble de l'activité psychique ayant pour but d'éviter le déplaisir et procurer le plaisir. En tant que le déplaisir est lié à l'augmentation des quantités d'excitation et le plaisir à leur réduction, le principe de plaisir est un principe économique. Si le système perception-conscience est sensible à toute une diversité de qualité en provenance du monde extérieur, de l'intérieur il ne perçoit que les augmentations qualitatives : l'échelle plaisir-déplaisir.

La violence fondamentale

Revenons maintenant au sujet qui nous intéresse. Il n'est pas possible de traiter de sujets tels l'agressivité, l'hostilité et la violence, du point de vue psychanalytique, sans se pencher sur la notion de « violence fondamentale » développée par Jean Bergeret (« *La violence fondamentale* », Dunod, Paris, 1984).

En effet, l'hypothèse centrale sur laquelle Bergeret construit son argumentation, postule l'existence d'une violence fondamentale, considérée comme un " instinct " de type animal et non comme une " pulsion " au statut économique et relationnel plus élaboré. Dans cette conception la violence fondamentale se situe dans le cadre élémentaire et narcissique des instincts de vie, où la question se pose en terme de :

" Ou lui, ou moi "

La violence fondamentale s'intéresse avant tout au sujet, à sa conservation. L'objet " extérieur " n'étant qu'en cours d'individuation, son statut et son sort demeurent assez indifférents au sujet. Dans ce sens elle ne saurait connoter ni l'amour, ni son renversement en haine.

L'évolution affective heureuse placerait le dynamisme violent au service de la libido, dans un mouvement intégratif d'étayage de la libido sur l'instinct violent. Ceci mettrait en valeur les fonctions de liaison, d'unification, d'objectalisation et la capacité d'organiser les échanges conduisant au plaisir.

Ces propositions permettent d'extraire la relation entre violence et libido d'un antagonisme synchronique pour la placer en terme de conflit successifs (diachronie évolutive)

- d'une part le conflit violent limité à une lutte pour la vie avec le proto-objet
- d'autre part le conflit libidinal opposant le désir sexuel et tout ce qui peut aller à son encontre (forces de désintégration et de déliaison).

Il s'agirait, dans ce sens, d'un conflit entre deux générations de conflits (celle des conflits violents et celle des conflits oedipiens).

Dans cette optique, le conflit avec les frères (apparaissant dans la seconde année selon Freud) résulterait d'un déplacement de la querelle avec les parents, il succéderait à une réactivation et chez l'enfant et chez les parents de représentations liées à l'instinct violent fondamental.

Bergeret propose de considérer la violence primitive - instinct fondamental de vie - comme devant naturellement se dissoudre au sein d'une vectorisation libidinale. En effet, la libido intégrerait à son profit le dynamisme d'auto-conservation que représente la violence fondamentale.

VIOLENCE FONDAMENTALE

Centrée sur l'effort d'édification d'une identité primaire narcissique, dont le principal "objet" demeure le sujet lui-même. L'objet "extérieur" n'étant encore qu'en cours d'individualisation son statut et son sort n'ont qu'une importance secondaire.

S'intéresse avant tout au sujet, à sa conservation, le sort réservé à l'objet reste assez indifférent.

Ne connote ni l'amour, ni son renversement en haine, de l'ordre des fantasmes primitifs, les premiers à se voir réactiver dans la relation à l'environnement.

Dans cette conception, se situe dans le cadre des instincts de vie, dans leur sens prégénital, ne mettant par encore en question un quelconque instinct de reproduction.

Envisagée comme assurant un étayage dynamique au profit de la sexualité, il s'agit donc entre violence et sexualité, d'une succession d'ordre diachronique.

AGRESSIVITE

Concerne un objet défini au registre de l'identification secondaire, il s'agit d'un objet sexuel oedipien, même quand ce caractère se trouve oblitéré par les différents systèmes défensifs mis en jeu.

Elle vise à nuire de façon très spécifique à l'objet, éventuellement le détruire, surtout le faire souffrir.

Envisagée dans l'optique freudienne, avant tout comme concernant l'union et la désunion des pulsions amoureuses avec les tendances hostiles.

A partir de 1920, l'agressivité (sous ses différentes formes) est considérée par Freud comme découlant de la pulsion de mort.

L'agressivité ne peut être saisie, selon Freud, que dans son articulation avec la sexualité d'un point de vue synchronique.

En dernier lieu, nous ne pouvons pas, lorsque nous traitons de la haine et de la violence, faire l'économie de **la théorie kleinienne**. En effet, bien que cette école anglaise, précurseur l'analyse d'enfants, reste dans le courant freudien, ses théories diffèrent singulièrement, sur plusieurs points fondamentaux, de la théorie classique.

Entre autres, l'instinct de mort y est considéré comme un véritable concept clinique. Les composants destructeurs de l'ambivalence (amour et haine) sont considérés comme la projection sur l'extérieur de l'instinct inné d'auto-destruction. Tirailé à la fois par l'envie qu'il a du « sein » et le besoin qu'il ressent de l'utiliser comme cible de projection de ses propres pulsions de mort, l'enfant doit, dans un premier temps, dépasser ses craintes et sa méfiance à son égare (position schizo-paranoïde), pour découvrir progressivement que le « mauvais sein » (celui chargé de haine) et le « bon sein » (celui chargé d'amour) ne font qu'un. Ce faisant, afin de protéger le « bon sein », l'enfant doit retourner sa charge agressive contre lui-même (position dépressive). On y parle de « sein » parce que, dans les tout premiers mois de vie la mère est un objet partiel aimé pour sa capacité à fournir des satisfactions et haï pour sa fonction de cible projective ou son caractère frustrant. Ce n'est que dans le développement de la position dépressive qu'elle deviendra un objet entier, distinct du sujet et dont la personnalité et les besoins seront reconnus par l'enfant.

Dans cette approche, la névrose tire sa source au cours de la première année de vie (plutôt que d'un point de fixation dans la petite enfance), dans la difficulté à dépasser la position dépressive. Mélanie Klein estime que l'enfant développe des fantasmes bien plus vivides et violents que dans la théorie classique. L'objectif de l'analyse consiste alors à interpréter les fantasmes inconscients plutôt que les mécanismes de défenses visant à combattre les pulsions inconscientes.

... DU POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE
--

1. L'ANXIETE

Au même titre que l'agressivité, l'anxiété (ou angoisse) fait partie intégrante de l'individu. C'est également un élément constitutif de la personnalité. Il s'agit d'un état émotionnel à tonalité négative, constitué, sur le plan phénoménologique de trois éléments de base :

- la perception d'un danger imminent,
- une attitude d'attente devant ce danger,
- un sentiment de désorganisation, lié à la conscience d'une impuissance totale face à ce danger.

Cette description montre clairement les relations existant avec la peur. Dans les deux cas, la perception d'un danger est une des composantes psychologiques et les manifestations somatiques sont semblables. La différence théorique fondamentale serait que, en ce qui concerne la peur, la source du danger est un objet ou une situation objectivement menaçant pour l'individu, contrairement à ce qui se passe dans l'anxiété. Dans « Inhibition, symptôme et angoisse » Freud en décrit trois formes :

- 1) l'angoisse normale face à un danger réel,
- 2) l'angoisse névrotique, inconsciente, due aux pulsions du ça mettant en danger le Moi,
- 3) l'angoisse de conscience constituée par un conflit entre le ça et le Surmoi.

Selon lui, elle naît d'un danger originel certes, celui de la naissance, mais évolue au cours du développement. Chez le nourrisson, dont le Moi est immature, c'est un état né de l'insatisfaction et de la détresse, au cours des premières années, c'est l'absence donc la perte de l'objet, à la période de latence, le danger devient indéterminé et l'angoisse de castration devient une angoisse morale ou sociale.

Mélanie Klein et ses élèves s'inscrivent dans la même direction, mais postulent également l'existence de fantasmes inconscients qui réalisent la destruction de soi. Elle décrit une angoisse persécutive dans laquelle le sujet se sent attaqué de l'intérieur par de mauvais objets. Ces fantasmes peuvent d'ailleurs impliquer des représentations d'objets externes, identifiables comme tels. Par crainte ou par projection, la haine dirigée contre l'extérieur se retourne contre le sujet et provoque le sentiment de persécution. Quand, au cours de la position dépressive, le Moi primaire se trouve renforcé, le sujet sort du clivage primitif, le sentiment de persécution s'atténue pour faire place à un sentiment de culpabilité.

R. Spitz s'appuyant sur l'observation directe décrit une angoisse du 8^{ème} mois, angoisse d'abandon surgissant face à l'étranger du fait qu'il n'est pas sa mère. De son côté Bowlby décrit une angoisse de privation née de la séparation de la mère (nous y reviendrons), alors que Marty, (et après lui Nicholaïdis) ajoutent une angoisse plus primitive encore, celle de morcellement, liée à un état précédant celui de la « réunion des parties » du nouveau-né, stade primitif du développement, nommé « mosaïque première ».

Nous aurons l'occasion un peu plus loin d'aborder l'angoisse dans le cadre des structures de personnalités et des troubles psychiques. Le lecteur trouvera ici un tableau décrivant le jeu des différents éléments susceptibles de modifier l'intensité de l'anxiété face à une situation. Ce tableau montre comment, en fonction du niveau d'urgence, d'importance, de gravité ou de danger de la situation, mais aussi de l'évaluation subjective de nos propres compétences ainsi que la disponibilité de comportements adaptatifs, l'anxiété permet de nous mettre en alerte et nous préparer à une action de défense (fuite ou attaque). Nous savons que l'anxiété a une fonction naturelle qui est de repérer les situations critiques et préparer l'esprit comme le corps à réagir. Elle focalise l'attention sur la partie de la réalité externe potentiellement dangereuse, en excluant toute pensée ne s'y attachant pas et en ne traitant que les perceptions pertinentes. Elle peut ainsi focaliser l'attention sur une action, une mission et enclencher un processus de comportements automatiques.

ANXIETE

- Niveau d'urgence, d'importance, de gravité ou de danger de la situation
- Evaluation subjective de ses propres compétences
 - estime de soi
 - état de santé
- Disponibilité de comportements adaptatifs opérants (subj. ou obj.)
 - reconnaître les éléments de la situation¹
 - connaître des actions qui y sont adaptées
 - impression de maîtriser ou contrôler la situation
- Capacité apparente de maîtrise des autres personnes impliquées dans la situation.



Permet de mettre l'individu en alerte et le prépare à une action de défense (fuite ou attaque). Elle permet de réduire le champ perceptif ce qui rend possible la focalisation sur les détails importants de la situation.



CONCENTRATION ET PREPARATION A L'ACTION =
ADAPTATION



Si la personne n'a plus le sentiment de maîtriser la situation, et qu'elle n'est plus maîtrisable par d'autres,

l'anxiété va :

↓
Produire des comportements de
fuite ou d'évitement

↙
Diminuer les compétences perceptives
et cognitives, gêner le sujet

↘
Amener la personne à se montrer
agressive, voire violente



DESADAPTATIF



ADAPTATIF OU NON ... MAIS ANTISOCIAL
(sauvegarde de l'individu mais non du groupe social)

1) Ceci implique une prise d'information sensorielle pertinente et fonctionnelle, des compétences à l'interprétation perceptive suffisante et des aptitudes cognitives (recherche de sens).

2. STRUCTURES DE LA PERSONNALITE ET TROUBLES PSYCHIQUES

A l'instar de Jean Bergeret, rappelons ici certains éléments concernant les notions de normalité et de structure de personnalité. Par définition, « normal » signifie ce qui est relié à la norme. La norme étant un phénomène social, la normalité s'avère être une notion des plus relative, différente d'une culture à l'autre et sujette à des modifications constantes au fil du temps. G. Canguilhem, de son côté, estimait que l'être « normal » était celui adapté à son environnement, alors que la maladie mentale apparaissait avec la diminution de la tolérance de l'environnement à l'individu.

Avec S. Freud, on avait eu tendance à considérer les gens de structure névrotique qu'ils soient névrosés ou non comme normaux ou sains et les individus à structure psychotique comme malades. Cependant, l'expérience a montré qu'il existe un passage aussi difficile entre une psychose et une certaine forme de « normalité », qu'entre une névrose et une autre forme de "normalité". Ainsi aujourd'hui, a-t-on tendance à distinguer « l'état normal » de « l'état de maladie » non plus en fonction de la structure ou de l'adaptation, mais en fonction de la « décompensation » ou d'un manque de structuration de la personnalité. Dans cette optique, l'homme considéré comme normal peut présenter, à tout moment, une pathologie mentale, y compris la psychose. Il correspond à des structures profondes, névrotiques ou même psychotiques, non décompensées (et qui ne le seront peut-être jamais), structures stables et définitives, qui se défendent contre la décompensation par une adaptation originale. Au contraire, la personne « pseudo-normale » ne jouit pas d'une structure profonde stable et définitive, mais est constituée, de façon parfois durable mais toujours précaire, par des aménagements divers la contraignant à « jouer aux gens normaux », afin de se défendre de la dépression.

Cependant, en fonction des relations aux parents, des frustrations, des conflits rencontrés, des traumatismes et parfois même de certains facteurs héréditaires (?), mais aussi des défenses organisées par le Moi, le psychisme va s'organiser, se cristalliser, en une structure stable (ou justement non stable) dont les trois modèles spécifiques sont la structure névrotique, la structure psychotique et les organisations propres aux états limites. Aussi longtemps que le sujet - qu'il réponde d'une structure ou d'une autre - n'est pas soumis à de trop fortes difficultés internes ou externes, il ne sera pas « malade ». Pourtant, si à la suite d'un événement, le « cristal » (Bergeret reprend ici la métaphore proposée par S. Freud) venait à se briser, il le ferait selon les lignes de rupture préétablies dans le jeune âge, ne pouvant développer qu'une décompensation sur sa propre structure. De même, l'intervention adéquate permet une « re-compensation » sur sa propre structure, le passage d'une structure à l'autre n'étant pas possible.

La structure névrotique est caractérisée en premier ressort par la nature sexuelle de son conflit, l'élément fondamental de la sexualité névrotique étant son caractère génital, relatif à la position relationnelle dans le conflit oedipien, même si les défenses empruntent des voies de régression pré-génitale (anale voire orale). L'angoisse de castration y est prédominante, pour se transformer en angoisse morale ou sociale. Les personnes de structure névrotique ne sont pas particulièrement enclines aux actes de violence puisque le Surmoi est correctement intégré et par là même les mécanismes inhibiteurs.

La structure psychotique correspond à une défaillance de l'organisation narcissique primaire du début de la vie, où l'enfant ne se considère pas comme distinct de sa mère, personnalité probablement elle-même incomplète ne pouvant se passer de cette partie indispensable à son propre moi. Et ceci se produisant avec la complicité plus ou moins active du père. Cette lignée prend son départ au niveau des frustrations très précoces alors que la séparation sujet-objet n'a pas encore été opérée. Cette relation plus ou moins fusionnelle à la mère, selon les variétés de psychose, se trouvera sans cesse répétée sur le plan interpersonnel par la suite, interdisant l'accès à une relation objectale vraie. Le Surmoi n'est pas parvenu à un rôle organisateur ou conflictuel de base. Le moi, jamais complet, voit, s'il n'y a pas de décompensation, ses fragments « collés » entre eux. L'angoisse profonde est centrée sur le morcellement, la destruction, la mort par éclatement.

Le conflit se joue entre les besoins pulsionnels élémentaires et la réalité. Il conduit au déni de tout ou partie de la réalité vécue comme gênante, au délire, voire à la construction d'une néoréalité plus supportable. Les mécanismes de défense tels que la projection, le clivage du Moi, le déni de la réalité concourent à la productions de phénomènes de dépersonnalisation, de dédoublement de la personnalité, ou encore de simple déréalisation.». Toujours à l'instar de J. Bergeret, nous retiendrons que la structure psychotique est composée de trois sous-structures principalement, les structures schizophrénique, mélancolique et paranoïaque. L'interprétation fort singulière des perceptions peut amener l'individu se sentant en danger de présenter des comportements hostiles, voire extrêmement violents.

Il existe une série d'entités cliniques ou de modes de fonctionnement mental ne correspondant pas aux deux grands cadres structurels. Pour les désigner, à la suite de Bergeret, nous préférons au terme anglais « *borderline* », le vocable « **d'états limites** ». Les spécialistes aujourd'hui considèrent ces états limites comme constituant une entité nosologique indépendante. Chez l'état limite, le moi a tracé, sans trop d'encombre, son chemin vers l'Oedipe, lorsque - généralement au début de l'Oedipe - un fait de réalité du contexte est ressenti par le sujet comme une frustration très vive, un risque intense de perte d'objet, ce que Bergeret nomme le « traumatisme psychique précoce ». Il jouera alors le rôle de premier désorganisateur de l'évolution du sujet. Ainsi cette évolution se trouvera de façon précoce figée dans une sorte de *pseudo-latence* qui se prolongera bien au delà de ce qui aurait dû être l'adolescence pour couvrir toute une partie de l'âge adulte...parfois même sa totalité. Ce blocage évolutif de la maturité affective du Moi, non encore clairement différencié sexuellement, constitue ce que nomme Bergeret le « **tronc commun des états limites** ». Il ne bénéficie pas de la fixité, de la solidité, de la spécificité définitive des deux structures étudiées plus haut. Il s'agit d'une situation « *aménagée* » mais non fixe, d'une « *organisation* » au statut provisoire, même s'il peut se prolonger longtemps, sans trop de modification. Dans ce sens nous pourrions les qualifier, plutôt que de structure, d'organisations limites de la personnalité. La relation d'objet demeure centrée sur une extrême dépendance à l'autre; le danger immédiat contre lequel *toutes les variétés* d'états limites luttent c'est la *dépression*. Le sujet manifeste un immense besoin d'affection, un excessif besoin de compréhension, de respect et de soutien. Il s'arrange donc pour se montrer séduisant. Sa lutte sans fin contre la dépression l'oblige à une incessante activité. Sa difficulté à s'engager le place dans la nécessité de se rendre à tout moment disponible et adaptable...faut de pouvoir être durablement adapté. Résistant mal aux frustrations actuelles réveillant les anciennes frustrations infantiles significatives, il est souvent perçu comme un « écorché vif ». Son objet sera alors ressenti comme persécuteur.

L'état limite s'appuie sur l'interlocuteur, tant en attente passive de satisfactions qu'en manipulations beaucoup plus agressives de ce partenaire indispensable. La relation d'objet anaclitique constitue en effet une relation de grande dépendance...qui se joue à deux. L'angoisse survient dès lors que le sujet imagine que son objet anaclitique risque de lui faire défaut, de lui échapper. C'est en réalité une *angoisse de perte d'objet* car sans objet, il va sombrer dans la dépression. L'Idéal du Moi (ici puéril et gigantesque) occupe une grande partie de ce qui devrait revenir au Surmoi (ici incomplet). Le constat d'échec face aux ambitions idéales va produire, plutôt que modestie ou culpabilité, de la honte ou du dégoût de soi-même...éventuellement susceptible d'être projetés sur les autres. Une autre conséquence de cette faiblesse du Surmoi réside dans l'irrépressible tendance à **passer à l'acte**, permettant ainsi de faire l'économie de l'élaboration mentale des fantasmes ou des idées, leur reconnaissance, leur intégration et leur verbalisation, mais rendant le sujet imprévisible et souvent susceptible de violence, tant à son encontre qu'à l'égard des autres. Les mécanismes de défense principalement utilisés sont l'évitement, les réactions projectives et le clivage. Nous allons les retrouver avec la notion d'attachement. Cependant Bergeret considère deux types d'aménagements (pervers et caractériels) conduisant à des solutions plus stables et plus durables. Partant du tronc commun, l'un va en direction de la lignée structurelle psychotique, l'autre de la névrotique.

Dans leur article "Une défense perverse méconnue : l'exportation des conflits intrapsychiques dans la société. Par exemple : une campagne décervelante". (in *Bulletin des Médecins, cahier 25, 1997*), Maurice Hurni et Giovanna Stoll, proposent une description fort bien résumée de la personnalité et de l'histoire du pervers. Ce dénier a le malheur de naître de parents pervers, ou liés par une relation perverse. Plutôt que le fruit d'une relation amoureuse, il est celui de la haine, et lorsqu'il est anticipé, c'est à titre d'objet, d'extension de la mère ou d'enjeu, flanqué d'une fonction pour le couple ou un parent. La mère omnipotente va développer une relation d'emprise sur l'enfant, relation imperméable à toute autre personne, particulièrement au père, qui va, soit s'en accommoder, soit, pervers également, y trouver son compte. L'enfant n'y a d'existence que dans la mesure où il apporte une satisfaction à la mère, ou pire encore, dans l'utilité qu'il pourra avoir à accroître les hostilités entre les parents.

Dans ce cadre, et pour assurer sa survie, la personne va développer des capacités d'analyse des stratégies relationnelles dont il est l'objet, apprenant ainsi à manipuler son entourage pour y échapper. Occupé à juguler les affects qui l'envahissent de l'extérieur, il montre de grandes difficultés à gérer ses pulsions propres autrement que dans un mécanisme de défense projectif. Il va mépriser la loi et les règles comme il méprise son père et se réfugie dans des fantasmes de toutes puissances où "il ne doit rien à personne. Il exige d'avoir tout, tout de suite et sans en faire l'effort".

Derrière une façade (souvent à prime abord attrayante, emprunte de séduction, note de l'auteur) de normalité, la personne va présenter un déficit aussi bien sur le plan affectif qu'en ce qui concerne les relations en général. Il va développer un art de vivre au dépend des autres où cet autre ne peut être considéré que comme un objet utile à sa satisfaction, ou voué à être détruit s'il ne remplit pas cette fonction. Sa vie conjugale s'organise autour de la haine, la rivalité, la lutte de pouvoir et les conflits soigneusement dosés. La vie de famille est emprunte de déresponsabilisation, non-dits, chantages affectifs, terrorisme et autres violences, dans une sorte de crise sans fin. Sa sexualité est marquée par des transgressions de toutes sortes.

Hurni et Stoll décrivent le pervers, bien que socialement apparemment très adapté, comme un individu dangereux, confisquant toute dignité à l'autre, qu'il utilise comme réceptacle de l'ensemble de ses propres parties mauvaises. Il se débarrasse de ses conflits, deuils et doutes pour aller jusqu'à convaincre son interlocuteur qu'ils lui appartiennent. Les auteurs ajoutent que : *"...ce que le pervers exècre avant tout, ce sont les liens entre les gens. Ou plutôt, les liens plaisants, libres, généreux, créatifs ou amoureux. Liens responsables aussi et définis. Ce type de relation qui manquait à ses propres parents et qu'il n'a pas pu intérioriser, est devenu pour lui une hantise qu'il craint comme la peste (...), mais surtout qu'il s'efforce de détruire partout où il le suspecte. Le pervers est un redoutable saccageur de rapports humains"*. Finalement, il gère ses conflits internes en les transformants en conflits interpersonnels destructeurs et insolubles, garantissant son intégrité dans l'aliénation de l'autre.

Pour sa part, M.-F. Hirigoyen (*Le harcèlement moral. La violence perverse au quotidien*, Syros, Paris, 1998) explique que l'agresseur, à travers des agissements hostiles plus ou moins évidents, des paroles anodines, des allusions, des suggestions ou non-dits, relevant d'un processus inconscient de destruction psychologique, trouve à se grandir en rabaisant son interlocuteur. Il s'évite également tout conflit intérieur ou état d'âme, en laissant porter à l'autre toute la responsabilité de ce qui ne va pas. Sans culpabilité et sans souffrance, l'auteur y voit là la perversité au sens de la perversion morale. Elle pense que chacun de nous est susceptible d'utiliser ponctuellement de tel processus. Cependant, nos mouvements pervers nous posent question et nous sommes capables de passer à d'autres registres (hystérique, phobique, obsessionnel,...) alors que l'individu pervers reste *"fixé dans ce mode de relation à l'autre et ne se remet en question à aucun moment"*. Ce type d'individu semble ne pouvoir exister qu'au dépend de cet autre qu'il n'a de cesse d'humilier pour soigner sa propre estime de soi, acquérant ainsi le pouvoir dont il est si friand.

Hirigoyen ne considère pas la perversité – contrairement à ceux qui la place dans la psychopathie – comme un trouble psychique, mais bien à titre de *"froide rationalité combinée à une incapacité à considérer les autres comme des êtres humains."*

- **Dans le couple**, cet individu narcissique impose son emprise pour retenir l'autre, mais craint intensément la proximité affective. Il entretient une relation de dépendance voire de propriété. Par petites touches de séduction, communications indirectes, corruption, compromission, déformation du langage, mensonges, sarcasmes, dérision, disqualifications, mépris, humiliation et manipulations, il engule son partenaire dans le doute, le flou, l'incertitude et la culpabilité, l'empêchant ainsi de réagir. Il sidère sa proie.

- **Dans la famille**, la violence perverse tient du registre de la maltraitance violence verbale, comportements sadiques et dévalorisants, rejet affectif, exigences disproportionnées, consignes éducatives contradictoires ou impossibles). Elle peut être indirecte, lorsqu'elle vise le conjoint mais rejaillit sur les enfants. Elle peut être plus directe, même lorsqu'elle se cache sous le couvert d'une éducation "noire" (il fait référence ici à Alice Miller).

- **Au niveau professionnel**, nous parlons de "mobbing" : "*Par harcèlement sur le lieu de travail, il faut entendre toute conduite abusive se manifestant notamment par des comportements, des paroles, des actes, des gestes, des écrits, pouvant porter atteinte à la personnalité, à la dignité ou à l'intégrité physique ou psychique d'une personne, mettre en péril l'emploi de celle-ci ou dégrader le climat de travail... Il s'agit d'un phénomène circulaire. Rien ne sert alors de chercher qui est à l'origine du conflit... Après un certain temps d'évolution du conflit se mettent en place des phénomènes de phobie réciproque : la vision de la personne haïe provoque une rage froide chez l'un, la vision du persécuteur déclenche chez la victime des phénomènes de peur. C'est un réflexe conditionné ou défensif. La peur entraîne chez la victime des comportements pathologiques qui serviront d'alibis pour justifier rétroactivement l'agression. Elle réagit le plus souvent d'une manière véhémente et confuse. Quoi qu'elle puisse entreprendre, quoi qu'elle fasse, tout est retourné contre elle par ses persécuteurs. Le but de la manœuvre est de la désarçonner, de la pousser à la confusion totale et à la faute.*" Dans ce cadre, agressions, refus de communiquer, disqualifications, discrédits, isolation, brimades et harcèlement sexuel sont de mise.

Que le lecteur ne s'y méprenne pas. Si nous avons beaucoup insisté ici sur le « pervers », il reste évident que nous ne pouvons en aucun cas imputer toutes les situations de violence à ces derniers, tant il est vrai que chacun de nous, à sa façon, est porteur de sa graine de violence, graine susceptible de pousser et croître plus ou moins bien en fonction du terrain (contexte socio-économique mais surtout relationnel) et des pluies (situations particulières, abus, agressions, guerres ou autres). Naturellement, il serait bien plus commode de pouvoir répertorier tous les acteurs de violence dans une même catégorie (dont nous nous excluons bien évidemment), cette envie a engendré de nombreuses tentatives et études typologiques (arrangement par catégories de type de personnalités ou diagnostics psychiatriques). Cependant ce phénomène semble ne pas vouloir se prêter si facilement à cet exercice. Prenons pour exemple le travail d'Hubert Van Gijseghem (*La personnalité de l'abuseur sexuel, Édition du Méridien, Québec, 1998*). Il y montre bien, à partir d'une étude approfondie des divers tentatives opérées jusque là, que les abuseurs sexuels ne peuvent pas faire l'objet d'une catégorie nosologique indépendante. Il estime qu'une typologie ne peut pas s'appuyer sur des distinctions d'actes abusifs et leur description, mais bien plutôt à partir des individus les commettant, le sens que prennent ces actes à l'intérieur d'un fonctionnement psychique.

Van Gijseghem adopte une position théorique plus traditionnelle que celle de Bergeret, résumée plus haut ou encore celle de Kernberg. En effet, les découpages nosologiques y sont organisés de la façon suivante :

- la Carence	
- la carence passive-dépendante	type 1
- la carence agressive-dévorante	type 2
- Psychose – Prépsychose – Etat « Borderline »	type 3
- la pathologie narcissique	
- la structure perverse	type 4
- la psychopathie	type 5
- la paranoïa	type 6
- le registre névrotique	type 7
- les troubles organiques et la déficience mentale.	type 8

Il rappelle que le conflit psychique produit une tension, tension qui devra être liée, pour permettre au sujet de retrouver un certain confort. Trois modes principaux sont disponibles, les deux premiers plus primitifs, directes et d'aspect automatique sont la somatisation et le passage à l'acte, le troisième, plus sophistiqué, la mentalisation. Cette dernière permet d'accéder à différents types de gratifications ainsi qu'à supporter un délai entre le stimulus et la liaison, le besoin et le désir de leur satisfaction. Il considère finalement que la variable déterminante ne réside pas dans l'aspect sexuel ou non du passage à l'acte, l'élément déterminant résidant dans le mécanisme qui le sous-tend. A partir de là Van Gijseghem distingue les différentes catégories nosologiques, leur dynamique propre et le sens que peut prendre le symptôme chez chacun.

a) la carence

La carence affective ou relationnelle semble produite par un manque important de stabilité et de continuité dans le contact avec la figure maternelle au cours de la petite enfance. Le sujet établira alors des relations empruntées d'une grande avidité orale, marquées par une recherche frénétique et urgente de contacts, contacts cependant fort pauvres du point de vue émotionnel ou relationnel.

a1) la carence passive-dépendante

Malgré de nombreux abandons ou déplacement, le sujet ne mobilise pas son agressivité, ne présente pas de revendication apparente, se montre soumis, cherchant à plaire ou à se conformer. Souvent abusé lors de son enfance, il va lui-même, après frustration (grossesse de la compagne, séparation, perte d'emploi) passer à l'acte. Ses abus sont de l'ordre de séductions faciles d'enfants pour opérer des frottages, masturbations ou fellations. Au niveau intrafamilial, dans un contexte fermé, sans vie sociale, il établit des relations de type utilitaire où « il jette son dévolu sexuel sur ses enfants, un peu comme si cela allait de soi ». L'abus sexuel y est considéré comme une recherche d'un peu de contact pour réduire momentanément sa sensation de vide. Le sujet peut présenter d'autres formes d'agir illicite, comme le vol à l'étalage, de chapardages insensés, où il ne peut s'imposer un délai, ni résister à quelque chose qui l'attire. Cependant, le carencé est typiquement celui qui, pour satisfaire un besoin d'appartenance (le « gang ») peut faire le sale boulot ordonné par un psychopathe.

a2) la carence agressive-dévorante

Il a vécu sensiblement les mêmes affres que le premier, mais, contrairement à lui, il a développé une rage lui permettant aussi bien d'obtenir des gratifications que de punir « le sein qui n'est finalement jamais gratifiant ». Hostile, revendicatif, il est dans une accusation permanente du système qui s'ingénie à lui retirer tout ce qui lui est dû. Dans cet esprit, il se sert et détruit, sans aucun scrupule, puisque ce n'est que juste retour des choses. On trouvera ici des viols d'enfants avec violence et parfois meurtres si ces derniers résistent ou lorsque le danger d'être découvert est trop grand. Dans sa famille, il n'hésitera pas à imposer sadiquement sa loi sexuelle (entre autres) sur les autres. Pour le carencé agressif-dévorant ne supportant aucun délai, vol à l'étalage, chèques sans provision, mais surtout exploitation (des individus comme des institutions) ne sont pas rares.

b) la psychose, la prépsychose et l'état « borderline »

Contrairement à Bergeret ou Kernberg, Van Gijsegem place ces trois entités dans une même classe. Pour lui, elles ont les mêmes sources et sont caractérisées par des phénomènes cliniques comparables, les distinctions existant entre elles ne seraient que d'ordre quantitatif. En effet, il est d'avis que toutes trois sont caractérisées par un défaut de la relation objectale, soit des troubles, de degrés divers, de la distinction soi – non soi. Ce manque de délimitation engendrerait de l'angoisse de morcellement ou angoisse existentielle, l'auteur ne différenciant pas ces deux éléments autrement qu'en terme de degré. Parmi les facteurs déclenchant de l'abus, nous trouvons le fait d'avoir été victime d'abus ainsi que celui d'adopter la sexualité comme activité restitutionnelle. Dans ce cadre, l'abus sexuel s'opère sur une victime perçue comme non distincte du sujet, un prolongement de lui-même. On y trouve également l'agression sexuelle idéologique, avec rites sexuels, initiations à saveur pseudo-religieuse, affirmation de la filiation, souvent rationalisés à travers des théories, missions sociales ou éducatives, voire des éléments encore plus délirants. Les autres crimes violents, plus rares découlent généralement des éléments sus-mentionnés.

c) la pathologie narcissique

Cette catégorie est également le produit d'un trouble de la différenciation, mais, bien que le sujet n'ait pas réussi à se différencier totalement d'une mère phantasmée comme toute-puissante, il n'est cependant pas dans la symbiose. Dans le but d'éviter à tout prix son sentiment d'impuissance et de frustration, il va développer un « soi-grandiose » et fuir activement la banalité quotidienne. Contrairement à la catégorie précédente, il a une identité propre et une pensée non-délirante. Cependant, il considère l'autre comme un allié potentiel, comme un objet à séduire et à manipuler, un outil pour satisfaire ses besoins de gratification.

c1) la structure perverse

Le pervers est sans angoisse ni culpabilité. Charmant, charmeur, esthète, la nature de ses abus sexuels peut être de type pédophile, où il séduit garçons ou filles (l'anatomie de la petite fille étant moins inquiétante que celle d'une femme et le genre de la victime pouvant déguiser son homosexualité tout en satisfaisant le désir inconscient de nier la différence des sexes). Mais le pervers peut également être pédéraste, il se décrira alors ouvertement comme le mentor chargé de l'éducation du jeune garçon incarnant son idéal esthétique. L'individu se garantit, au moyen du scénario pervers, une stimulation haute ainsi qu'une illusion de maîtrise et de plénitude. Il pourrait (selon l'auteur), inhiber ses impulsions pour des considérations esthétiques, humanitaires ou morale. En dehors d'organisation de réseaux pédophiles et d'utilisation d'enfants pour des films pornographiques, il présente rarement d'actes illicites. Par contre la production de sentiments ou d'illusions de totale communion au moyen d'abus de toxiques est monnaie courante.

c2) la psychopathie

Enfant laissé démuni dans une relation alternant rejet agressif et récupération coupable par la mère, il va attaquer pour se défendre, dans l'illusion d'être seul maître de son existence, invulnérable et tout-puissant. Comme les autres entités du groupe, il a besoin d'un haut niveau d'excitation et ne supporte pas la frustration. L'autre est traité comme un complice ou un outil. Le psychopathe réalise l'aspect condamnable de ses actes, mais s'en moque, trouvant des justifications sociologiques, psychologiques par exemple. Il considère toujours l'extérieur comme responsable de ses déboires. Il ne recule devant aucun délit sexuel ou autres, viols d'adultes ou d'enfants, femmes ou hommes, inceste, agression sexuelle dite misogynes pour n'en citer que quelques unes. L'opportunité se suffit à déterminer son apparition. Dans son besoin constant de sur-stimulation, le sexe joue un rôle prépondérant mais ses recherches de satisfactions vont tout aussi bien dans le sens d'une affirmation de son pouvoir, du gain monétaire ou matériel ou de l'élimination d'un témoin gênant.

c3) la paranoïa

L'auteur place la paranoïa dans les troubles narcissiques plutôt que psychotiques parce que le sujet, en dehors de ses périodes de délire de persécution, semble fonctionner en tout point comme les personnalités grandioses. Le paranoïaque se distingue des autres entités du groupe par l'interdit de l'homosexualité. Il transforme son désir de l'homme par une haine de l'homme et projette cette dernière sur l'extérieure produisant ainsi ses idées de persécution. Il pense être supérieur aux autres, avoir toujours raison et le droit de son côté, s'instaure en porteur de la justice. Il est méfiant et moralisateur. Cela ne l'empêche pas d'accomplir toute une série d'abus sexuels, généralement sur ses propres enfants. Ces abus sur les enfants semble lui permettre de satisfaire ses pulsions homosexuelles tout en permettant de s'en défendre. L'occurrence d'abus sexuels est nettement plus rare dans la paranoïa que dans les deux autres sous-type narcissiques, et le plus souvent dans une situation de panique homosexuelle. Lorsqu'il commet d'autres délits, c'est généralement sous la justification d'actes de justice à l'égard du persécuteur ou sous le couvert d'une mission ou d'une idéologie.

d) le registre névrotique

A l'instar de S. Freud et contrairement à Bergeret, Van Gijseghem considère le névrotique comme la personnalité dite normale, dans le sens où le sujet a développé la capacité de reconnaître l'autre comme distinct de lui, avec ses propres besoins et désirs. Le caractère névrotique ou la névrose tireront leurs sources des fixations sur les moyens de gratification privilégiés (manger, contrôler ou séduire), les insatisfactions orales produisant le « caractère dépressif », les fixations anales des « obsessifs-compulsifs », problématiques phalliques ou oedipiennes des « caractères hystériques ». La pathologie, dans cette optique, correspond à la présence d'émotions relationnelles, où le caractère dépressif se culpabilise de son avidité dommageable, l'obsessionnel craint de perdre l'objet aimé par manque de contrôle et l'hystérique a peur d'être puni pour ses tentatives de séduction. L'abus sexuel est plutôt rare dans le registre névrotique, excepté parfois chez l'oral-dépressif, chez qui des actes plus ou moins impulsifs peuvent apparaître, dans un mouvement auto-destructeur alors considéré comme un équivalent suicidaire, le plus souvent dans une situation de stress, particulièrement de stress dans le cadre d'un événement relationnel (séparation, divorce, difficultés d'ordre sexuel, mortalité et relié à l'abus d'alcool).

e) les troubles organiques et la déficience mentale

L'auteur n'ayant pas rencontré d'abuseurs de ce type dans sa pratique, il se réfère à la littérature : « Parmi les abuseurs dits « organiques » la littérature suggère une incidence d'artériosclérose (Quinsey et Bergsen, 1976), de troubles neurologiques tels qu'une pathologie ou traumatismes cérébraux (Dix, 1975), l'épilepsie temporale (Epstein, 1961 ; Tollison et Adams, 1979) ou un trouble de la latéralisation cérébrale (Flor-Henry, 1974). Tollison et Adams (1979) mentionnent également la sénilité et d'autres processus dégénératifs occasionnant une confusion mentale. Rda, dans son étude déjà mentionnée sur le violeur, souligne l'existence de facteurs étiologiques d'ordre génétique, neuroanatomique ou physiologique ainsi que d'ordre psychoendocrinologique (1978). L'incidence enfin, de la déficience mentale (peu importe ses sources étiologiques) a été remarquée par plusieurs auteurs dont Murphy et al. 1983a, 1983b et Selling, 1939)... La nature de l'acte peut varier sans doute selon la nature du trouble. Certaines constantes semblent se dessiner à travers la littérature, par exemple l'exhibitionnisme et la masturbation devant la victime. La possibilité existe toujours que l'abus sexuel soit accompagné de violence physique et puisse prendre des formes d'agirs graves et violents. L'identité de la victime est fréquemment déterminée par la seule opportunité, le fait « d'être là » au moment de l'impulsion de l'abuseur. »

Voilà pour ce qui est de la démonstration de Van Gijseghem. Le lecteur pourra naturellement se montrer critique face aux catégories nosologiques utilisées par cet auteur et qui laissent voir également leurs limites et inconvénients. Ce n'est d'ailleurs pas pour cette typologie que nous avons présenté cet ouvrage, mais bien pour la démonstration qu'il y fait de la présence de potentiels abus et actes de violence dans toutes les catégories, structures et organisations de la personnalité. Dans le même ordre d'idée, nous pouvons citer encore l'excellent ouvrage sur la psychologie de la torture de Françoise Sironi (*Bourreaux et victimes, psychologie de la torture, Edition Jacob, Paris, 1999*). Elle y exprime, entre autres, son insatisfaction concernant les études psychologiques ou psychanalytiques traitant de la personnalité des tortionnaires. En effet, ces dernières avancent des facteurs explicatifs de nature exclusivement intrapsychique en provenance de la petite enfance. Pour les uns on serait tortionnaire par perversion, pour les autres on le deviendrait suite à une carence affective ou éducative. La grande pratique clinique de Sironi avec les victimes de tortures l'a fatalement amenée à douter de ces positionnements théoriques et de développer des questionnements parmi lesquels :

- comment des groupes de personnes, et pas seulement quelques individus isolés, comment beaucoup d'hommes qui étaient paisibles et tranquilles dans un contexte de paix peuvent-ils devenir des tueurs et des bourreaux ?
- la clinique psychanalytique et psychologique, centrée sur les explications de nature intrapsychique, permet-elle de penser la vie sociale ?

Alors que Primo Levi et Alice Miller pensent que les tortionnaires sont des individus de même étoffe que les autres, mais que leurs actes sont le produit d'une certaine forme d'éducation, Stanislas Tomkiewicz est d'avis que, sur un continuum entre normal et pathologique, un glissement se produit quand un individu est pris dans un système où la fin justifie les moyens. Hannah Arendt décrit la banalisation du mal dans un contexte d'obéissance aveugle au chef, par peur ou par lâcheté. De son côté, F. Sironi, à partir d'un référentiel théorique ethnopsychiatrique, est persuadée que « on ne naît pas tortionnaire, on le devient ; soit par une violente expérience de déculturation, soit par une initiation spécifique qui utilise des techniques traumatiques ». A partir de propriétés intrinsèques du traumatisme, parmi lesquelles sa propension à la propagation, elle explique que, pour qu'autant d'éléments relevant de l'initiation traumatique apparaisse chez la victime de torture, il faut que le bourreau ait été soumis lui-même à des mécanismes identiques. Dans cet ordre d'idée l'auteur estime qu'à partir de n'importe qui, nous pouvons fabriquer un tortionnaire en l'initiant. Pour ce faire elle décrit deux méthodes, l'initiation par pédagogie et celle par l'épreuve.

Voilà qui ne tend pas à simplifier notre travail. En effet, le seul point d'accord parmi ces différents regards semble se trouver dans le fait que l'on ne peut pas définir un type de personne ou personnalité pouvant s'avérer le seul porteur de l'hostilité, la violence et le mal de l'humanité. Mais après commencent les divergences d'opinions. Sironi est d'avis qu'il faut chercher dans l'interindividuel ce que les analystes tentent d'expliquer dans l'intrapsychique. Et ces derniers n'arrivent pas à se mettre d'accord sur les catégories. Nous avons vu que Van Gijseghem propose une autre organisation que Kernberg ou Bergeret, et nous avons vu en quoi la théorie kleinienne diffère de la théorie classique freudienne.

3. L'ATTACHEMENT

L'attachement est un besoin primaire.

Il n'est le résultat ni du plaisir de manger, ni des soins maternels.

1856 : la dépendance physique engendre petit à petit la dépendance psychique, la mère étant associée à la satisfaction des besoins, les besoins physiologiques engendrent émotionnellement le besoin d'autrui.

Freud : la théorie freudienne procède du même modèle : les pulsions ont pour but l'assouvissement, la réduction d'une tension. S'il s'agit d'une pulsion de conservation, le moyen, l'objet pour atteindre ce but, c'est la nourriture. Et la nourriture est liée à la mère, la satisfaction du besoin de nourriture s'accompagne d'une autre satisfaction, qui n'est tout d'abord qu'un bénéfice supplémentaire, "une prime de plaisir". Ainsi cette autre satisfaction, d'ordre libidinal, s'appuie, s'étaye sur la satisfaction du besoin de nourriture : celle-ci fournit à celle-là sa source érogène (la bouche) et son objet (le sein). Rapidement le besoin de répéter la satisfaction sexuelle se séparera du besoin de nutrition.

1958 : Harlow démontre pour la première fois que dans l'établissement des liens d'affection entre la mère et l'enfant la satisfaction des besoins de nourriture n'a certainement pas le rôle primordial qui lui est d'habitude attribué. Déjà chez le nouveau né le besoin de contact, la recherche de proximité avec la mère prime sur la faim.

L'Attachement désigne un lien d'affection spécifique d'un individu avec un autre. Le premier lien est établi en général avec la mère, mais il peut aussi s'accompagner d'attachements avec d'autres individus. Une fois formé, l'attachement a pour nature de durer. Il n'est pas relatif, comme la dépendance, aux exigences d'une situation. Il n'implique pas nécessairement une immaturité. Enfin et surtout, dans le contexte éthologique où il est d'abord apparu, il suppose une structure neurophysiologique, la tendance originelle et permanente à rechercher la relation à autrui.

Selon Bowlby, les systèmes de réponse instinctuelle formant le trait d'union avec un personnage maternel sont primaires donc n'importe quel obstacle à leur action provoque la détresse. Toute séparation est ressentie comme dangereuse en soi, aussi immédiate et alarmante que le manque de nourriture.

Cheminement

Il est probable que les échanges d'idées, que les influences réciproques entre spécialistes de l'enfance humaine et spécialiste de l'animal se sont exercées par des cheminements nombreux et complexes. Cependant deux voies de convergence se dessinent dans l'histoire de cette rencontre.

- (C) éthologues : le thème de l'empreinte (Lorenz)
- (C) psychologues : le thème de la perte du lien maternel

Les éthologues s'emploient à observer chez l'enfant animal les troubles que les psychologues avaient identifiés chez l'enfant humain.

Les psychologues et psychanalystes s'interrogent sur l'existence, chez l'enfant humain de systèmes innés de réponse, et tout particulièrement de systèmes qui assureraient de façon primaire et autonome des liens à la mère.

- ▷ les psychologues découvrent que chez le nourrisson incapable d'êtreindre sa mère - comme le fait le petit rhésus ou de courir derrière comme le fait le poussin - le principal équivalent moteur de ces conduites est le sourire, bien plus précoce qu'on ne le pensait. On comprend alors mieux comment le psychique émerge du physiologique, comment les liens et la communication s'établissent avant la construction de tout "objet" permanent, avant toute fixation élective. Le sourire par son double rôle organique et social, appartient à l'ordre de l'émotion et à l'ordre de la connaissance.
- ▷ les éthologues découvrent, qu'il s'agisse du chevreau ou du bébé rhésus, que la perte de la mère provoque comme chez l'enfant humain des troubles qui, dans certaines conditions, peuvent être irréversibles.

Ainsi il apparaît assez bien démontré que l'enfant humain s'attache à sa mère et à son entourage par des mécanismes analogues ou semblables à ceux que l'on connaît chez l'animal; d'autre part que la rupture des liens, que la carence des soins maternels, provoquent chez l'animal des troubles semblables, ou analogues à ceux que l'on connaît chez l'enfant humain.

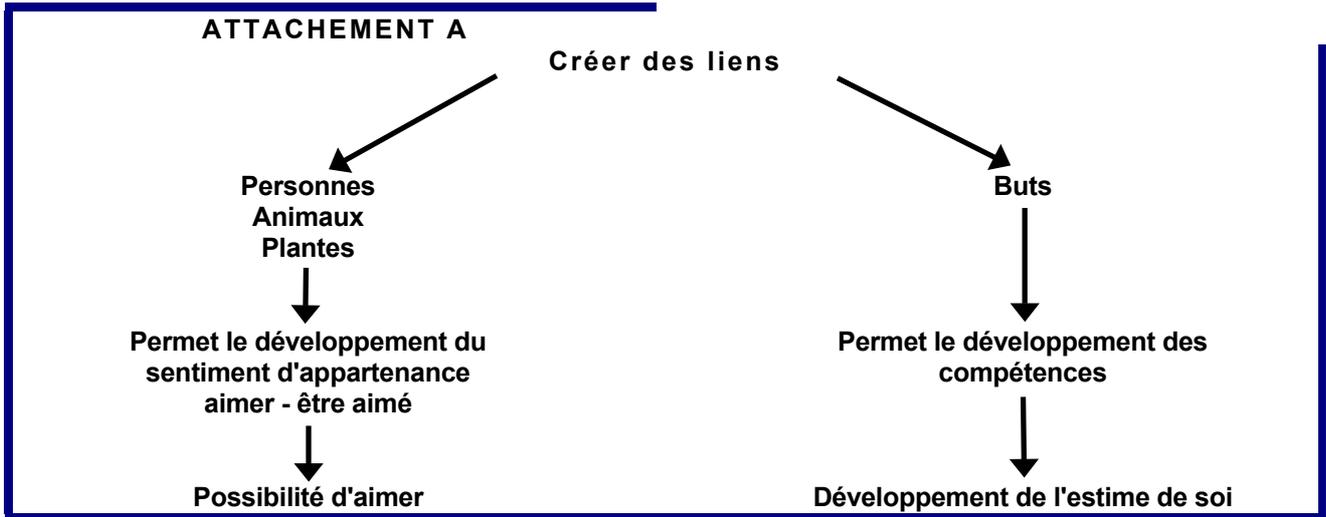
La jonction est établie avec toutes ses conséquences. Ce qui ne signifie pas une réduction de l'homme à l'animal. Avec l'apparition du langage, l'enfant de l'homme se sépare pour toujours de ses simiesques cousins. Mais on est bien obligé d'admettre comme hypothèse la plus solide et la plus raisonnable, en égard à la similitude des réactions que nous venons de constater et à l'étroite parenté du substrat neurophysiologique que certaines modèles du comportement animal sont valables pour la prime enfance de l'homme.

Pour l'un comme pour l'autre, l'apprentissage, plus ou moins long, est presque toujours nécessaire; pour l'un comme pour l'autre il existe, plus ou moins nombreux, des systèmes innés de réaction, et l'on suppose, pour l'un comme pour l'autre, que l'activité de ces systèmes s'opère en certaines périodes critiques. L'essentiel de tout cela, c'est l'existence de ces systèmes, l'identification de l'attachement comme l'un de ces systèmes, et le fait que ce système découvert chez l'animal existe aussi chez l'homme.

En 1964 Bowlby maintient les cinq patterns de comportements (succion, étreinte, cri, sourire, action de suivre) comme contribuant tôt ou tard à l'attachement, mais formule aussi l'hypothèse que, dans la période d'âge qui va de 9 à 18 mois, ces patterns s'organisent en un système d'équilibre, de régulation, qui tend à maintenir l'enfant à proximité de la mère.

L'ATTACHEMENT SE CONCRETISE PAR LA CREATION DE LIENS AVEC DES ETRES VIVANTS ET DES BUTS

Tout attachement a une fin et mène à une séparation, qu'il s'agisse d'un attachement d'une heure ou de 50 ans. La séparation conduit à un processus de deuil, lorsqu'il est fait, il y a possibilité de recréer un nouvel attachement. Cependant, il peut apparaître une interruption dans ce processus: la personne peut avoir des difficultés à créer des liens par peur de la séparation, ou à renouveler l'attachement après une séparation. La personne ne va pas recréer de nouveau lien, mais au contraire se détacher: elle devient froide, dure et perd le contact avec ses besoins et émotions. Un grand sentiment de solitude se développe, pouvant alors entraîner la violence, la dépression, les maladies psychosomatiques ou les toxicomanies.

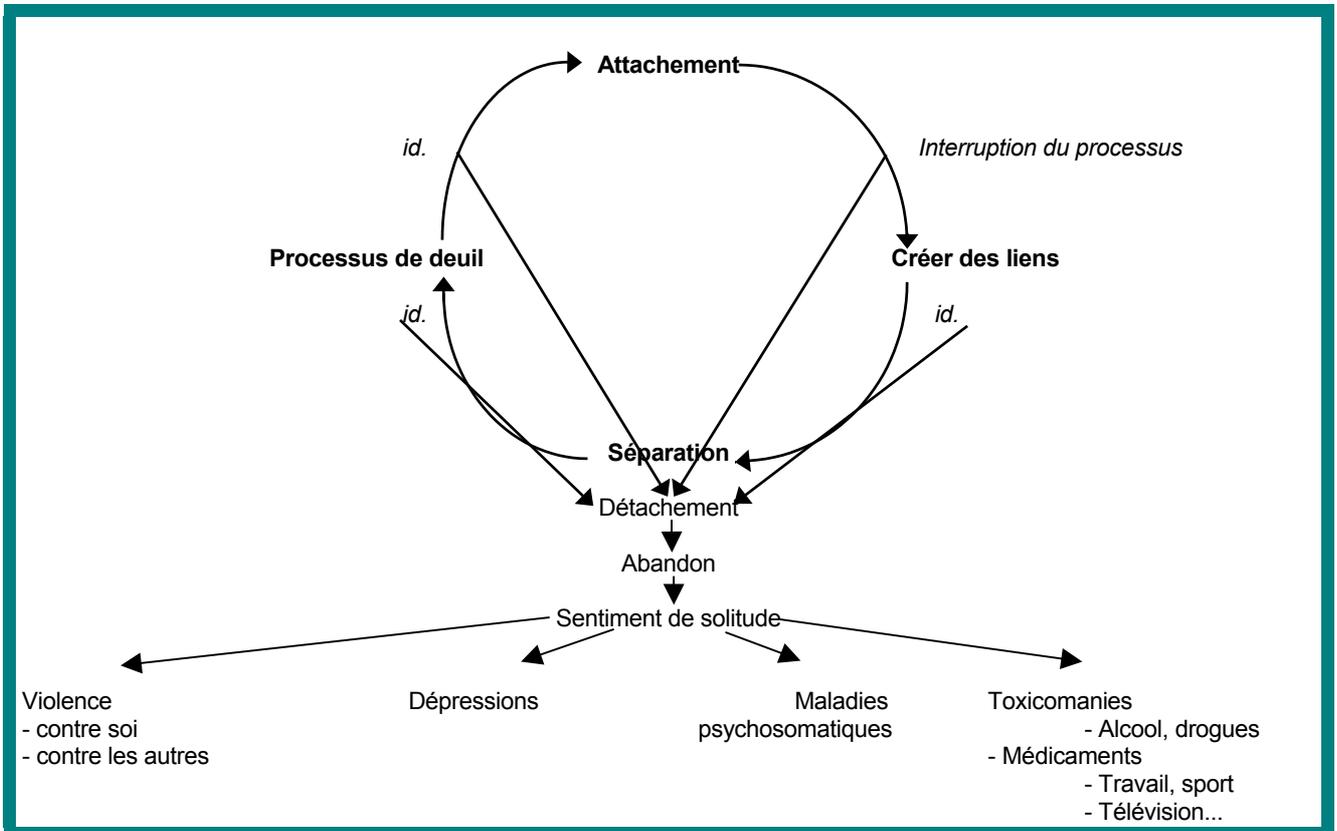


Causes de la violence

Dans l'histoire des personnes violentes, on retrouve des pertes importantes survenues au cours de la petite enfance:

- mort d'un ou des parents
- séparation d'avec la personne nourricière
- abandon réel entre l'âge de 18 mois et 3 ans
- absence de l'un des parents.

Le détachement est nécessaire pour provoquer l'acte de violence. La violence peut représenter une tentative désespérée de créer un attachement, de rester en relation, la contention physique, à titre de stimulations sensorielles peut être vécu comme un réconfort, enlevant pour un bref instant - le sentiment de solitude et d'abandon.



La personne violente, ou encline à la violence est détachée:

- elle voit l'autre comme un objet et non comme une personne
- elle le traite alors comme un objet
- elle se sent vulnérable à la manipulation
- l'interlocuteur agit pour protéger son intégrité, cherche à se défendre et souvent aboutit à l'escalade de la violence.

dans ces conditions il apparaît donc comme essentiel :

- ▷ de traiter l'autre comme un être humain
- ▷ de se présenter soi-même en tant que personne.
- ▷ de créer un lien et ceci au travers de la négociation et rappelons-le, la base de toute négociation est que chaque personne y gagne quelque chose, y perd quelque chose, et commence par une question!
- ▷ la question oblige la personne violente à réfléchir, se mettre en relation avec son mode de pensée, ce qui diminue l'intensité de l'émotion évitant ainsi la montée en tension.

4. AGRESSIVITE, HOSTILITE ET VIOLENCE DU POINT DE VUE DE L'ANALYSE TRANSACTIONNELLE

Par Fabienne Naef, psychologue et formatrice.

C'est à la fin des années 50, qu'un médecin psychiatre américain, né à Montréal en 1910, Eric BERNE, découvre et met au point l'Analyse Transactionnelle (AT). Après ses études de médecine, il se spécialise en psychiatrie et commence en même temps une formation de psychanalyste. Il va pourtant se séparer de la psychanalyse et va continuer par lui-même en élaborant une nouvelle approche de la psychothérapie.

« **L'Analyse Transactionnelle est une théorie de la personnalité et une psychothérapie systématique en vue d'une croissance personnelle et d'un changement personnel** ». Telle est la définition proposée par l'Association Internationale d'Analyse Transactionnelle.

- ▷ C'est une théorie de la personnalité, elle essaye de comprendre comment les gens sont structurés psychologiquement (Illustré par différents concepts tels que les Etats du Moi).
- ▷ C'est une théorie de la communication dont l'application peut fournir une méthode de l'analyse des systèmes et des organisations
- ▷ C'est aussi une théorie du développement de l'enfant. Le concept de scénario de vie explique comment les schémas de comportement dans notre vie actuelle ont pris naissance dans notre enfance. Elle fournit des explications sur la manière dont nous continuons parfois à réutiliser les stratégies de notre enfance dans notre vie adulte, même quand elles aboutissent à des résultats douloureux ou infructueux. Par conséquent, l'AT nous propose une théorie de la psychopathologie.

En dehors du champ thérapeutique, l'AT est utilisée dans le champ éducatif pour aider enseignants et enseignés à maintenir une communication claire et à éviter de s'engager dans des affrontements stériles. C'est un outil en formation à la gestion et à la communication ainsi qu'à l'analyse des organisations. Parmi ses applications, notons encore son emploi par les travailleurs sociaux, la police, les autorités responsables des détenus en liberté conditionnelle et les ministres du culte.

Le postulat le plus fondamental en AT, c'est que les gens sont « OK », ce qui signifie que nous avons, vous et moi, de la valeur, de l'importance et de la dignité en tant que personnes. Je m'accepte en tant que moi et je vous accepte en tant que vous. C'est une affirmation quant à l'essence de la personne plutôt qu'à son comportement (être plutôt que faire). Il m'arrivera quelquefois de ne pas aimer ce que vous faites, mais j'accepterai toujours ce que vous êtes. Votre essence en tant qu'être humain est OK pour moi, même si votre comportement ne l'est pas.

Je ne vous suis pas supérieur et vous n'êtes pas supérieur à moi ; nous sommes, en tant que personnes, au même niveau. Cela reste vrai même si ce que nous faisons est différent, même si nous ne sommes pas du même âge, de la même race ni de la même religion.

Tout le monde, à l'exception peut-être des gens qui ont de graves lésions cérébrales, a la capacité de penser. Par conséquent, il est de la responsabilité de chacun de décider de ce qu'il veut dans la vie. Chaque individu, au bout du compte, devra supporter les conséquences de ce qu'il aura décidé. Dans ce sens, chacun est responsable de ses pensées, sentiments et comportements. Et tout le monde peut décider de changer.

Du point de vue de cette approche, **la violence est le résultat de comportements passifs**, elle est le fruit d'une succession de comportements passifs. C'est-à-dire qu'au lieu de dépenser son énergie à résoudre les problèmes qu'elle a, la personne va adopter des comportements qui ne lui serviront à rien pour les traiter.

En fait, devant un problème, nous avons deux possibilités :

- soit nous utilisons toute notre capacité adulte de penser, de ressentir et d'agir pour le résoudre ;
- soit nous passons dans « notre scénario », c'est-à-dire dans des schémas de vie conditionnés par des expériences du passé.

Si nous passons dans notre scénario, nous allons percevoir le monde de manière à ce qu'il cadre avec les décisions que nous avons prises petit. Nous allons sans doute gommer la conscience que nous avons de certains aspects de la situation réelle. Au lieu d'être actifs, nous devenons passifs. La passivité selon l'analyse transactionnelle c'est la manière dont les gens ne font pas les choses ou ne les font pas efficacement.

Cette approche distingue quatre types de comportements passifs :

- **L'abstention (ou ne rien faire)** : une personne doit rédiger un rapport de séance. Elle reste immobile devant sa feuille blanche sans pouvoir écrire un mot. Au lieu d'utiliser son énergie pour résoudre le problème, la personne l'utilise pour s'empêcher d'agir. Quelqu'un qui manifeste ce comportement passif se sent mal à l'aise et se vit comme incapable de penser. Il méconnaît sa capacité à faire quoi que ce soit dans cette situation.

- **La suradaptation** : une femme rentre à la maison après une dure journée de travail. Son mari est assis en train de lire le journal. La femme jette un coup d'oeil à la cuisine et voit une énorme pile d'assiettes sales. Son mari lui dit : « Bonsoir, j'espère que tu as passé une bonne journée. C'est juste l'heure du café, non ? » La femme pose son manteau et va directement dans la cuisine où elle lave les assiettes et prépare le café. Ni le mari, ni la femme ne remarquent qu'il ne lui a pas demandé de faire la vaisselle ni le café. Elle ne lui a pas non plus demandé s'il voulait qu'elle le fasse. Elle s'est encore moins posé la question de savoir si elle-même voulait faire la vaisselle ou s'il vaudrait bien que ce soit son mari. Le comportement passif de la femme est de la suradaptation. Quand quelqu'un se suradapte, il se plie à ce qu'il croit être les désirs des autres. Il le fait sans vérifier avec eux quels sont vraiment leurs désirs et sans se référer à ses propres désirs. Dans la suradaptation, la personne méconnaît sa capacité à agir en fonction de ses propres choix.

- **l'agitation** : les étudiants en cours écoutent le professeur. L'un d'eux est assis au fond de la salle. Le professeur parle d'une voix un peu basse et l'étudiant a du mal à l'entendre. A mesure que le cours avance, il a de plus en plus de mal à suivre le sujet que traite le professeur. Il pose son stylo et commence à pianoter sur son pupitre et à battre la mesure avec son pied en l'agitant de bas en haut. Il manifeste de l'agitation. Dans ce comportement passif, la personne méconnaît sa capacité à agir pour résoudre le problème. Elle se sent extrêmement mal et s'engage dans une activité sans objet et répétitive pour essayer de remédier à ce malaise. L'énergie est canalisée vers l'agitation et non vers une action résolutoire. Pendant ce temps, elle ne se vit pas comme capable de penser. L'étudiant pourrait tout simplement attirer l'attention du professeur et lui demander de parler plus fort. En la circonstance, son pianotement et son tapotement ne servent pas à résoudre son problème.

- **la violence** : un homme vient d'avoir une terrible dispute avec sa petite amie. Il quitte la maison en claquant la porte et déambule dans les rues pendant un bon moment. Il descend en ville, avale plusieurs bières, puis casse tout dans le bar. Son comportement passif est la violence. Cela peut paraître étrange de parler de la violence comme un comportement passif, mais elle est qualifiée de passive dans le cadre de cette théorie, car elle ne vise pas à résoudre le problème présent. Quand cet homme brise les cloisons, il ne fait rien pour résoudre ses divergences avec son amie. La personne méconnaît sa capacité à résoudre un problème donné. Elle libère une bouffée d'énergie contre elle-même ou contre les autres, en essayant désespérément de forcer son environnement à résoudre son problème à sa place.

A travers ces quatre comportements passifs, il y a une progression vers la violence. En effet, on peut observer que dans certaines situations la violence arrive après une période d'agitation qui elle-même suit un moment de suradaptation qui vient après l'abstention.

Exemple : J'ai répondu positivement à une invitation chez des amis. La veille de cette soirée, je me sens fatigué et pas en forme. En plus, j'ai encore un travail à effectuer avant la fin de la semaine. A vrai dire, je n'ai plus du tout l'énergie ni l'envie de me rendre chez des amis le lendemain. Comme je n'ose pas prendre mon téléphone pour me décommander, je retarde ce moment en ne faisant rien et en me disant que je prendrai une décision plus tard. Durant ce temps, je ne me sens pas tranquille, quelque chose que je dois faire est en suspens... Un peu plus tard, je finis par penser que je ne peux pas faire « ce coup » à des amis. Je décide d'aller quand même à cette soirée. Je me dis qu'ils seront déçus si je ne viens pas... En fait, je me suradapte, c'est-à-dire que je me plie à ce que je crois être le désir des autres. Arrivé chez ces amis, je m'agite beaucoup, je ne trouve pas mes marques, je fume, je trouve les gens inintéressants, arrogants. J'ai l'impression qu'ils me font perdre mon temps.... Pour finir, n'en pouvant plus, je pars en claquant la porte violemment .

C'est ainsi que la passivité peut mener à la violence. A force de ne pas résoudre les problèmes...

La violence n'est pas à confondre avec **la colère** qui elle est une émotion saine. A la naissance tous les enfants possèdent toute la gamme des émotions possibles, c'est-à-dire : la colère, la tristesse, la joie et la peur. Toutes ces émotions sont saines. Il n'y en a pas de bonnes ou de mauvaises.... Ces émotions sont authentiques. Mais pour qu'il se socialise, l'enfant doit apprendre à canaliser la manifestation des émotions. Le message transmis par les personnes qui les éduquent devrait concerner non pas ce que l'enfant ressent, mais la manière dont il l'exprime. Ainsi, un enfant apprendrait qu'il a le droit d'être en colère mais, qu'en revanche, il ne doit pas frapper ses camarades ou hurler dans toute la classe.

Le Triangle dramatique et les Jeux

C'est Gysa Jaoui qui nous dit que « si on clôt de nombreuses séquences relationnelles avec l'impression désagréable de s'être une fois de plus 'fait avoir', ou en éprouvant la joie mauvaise d'avoir « bien coincé l'autre », si on a l'habitude quand on croit chercher à obtenir quelque chose d'avoir régulièrement le contraire de ce qu'on souhaitait, si voulant aider les gens, on finit par se faire rabrouer... c'est qu'on utilise une grande partie de son temps en jeux ».

"Ce terme de jeux, pour désigner ces stratagèmes psychologiques dans lesquels nous investissons une grande partie de notre temps et de notre énergie, a été choisi en référence directe à ce qu'on appelle jeu 'de société' dans le langage courant. Dans les deux cas, il faut deux ou plusieurs partenaires. <...> Ils obéissent les uns et les autres à des règles précises. Ils comportent une série de coups qu'on peut répertorier. La seule différence c'est que contrairement à certaines apparences, les jeux psychologiques se terminent plus souvent avec deux perdants qu'avec un ou plusieurs gagnants. "

" Certes, toutes les formes de jeux psychologiques et tous les jeux ne sont pas aussi négatifs et destructifs qu'il y paraît au premier abord. On peut y jouer de façon légère et peu risquée. <...> Cependant, c'est dans des jeux pervers, joués avec intensité et de façon dramatique, qu'est utilisée le plus d'énergie destructrice, que les relations humaines viennent s'embourber, que sont échangés les signes de reconnaissance négatifs les plus virulents. C'est pourquoi il est utile de savoir les reconnaître et les démasquer chez soi et chez les autres, pour les désamorcer, en atténuer la portée et tenter de les remplacer par d'autres formes d'interactions plus gratifiantes. "

C'est à Eric BERNE que nous devons la reconnaissance de la dynamique inconsciente des jeux. C'est le premier qui a abordé ces jeux psychologiques en tant que dynamique relationnelle. Il disait des jeux que ce sont des moyens lamentables mais terriblement efficaces d'obtenir ce dont on a besoin. Il faut donc être au moins deux personnes pour " jouer " et l'on trouve intuitivement le ou les partenaires qui ont des jeux complémentaires aux nôtres.

Comme cité au-dessus, il y a plusieurs intensités de jeux : le premier degré consiste à ne récolter que des désagréments mineurs, tel qu'un léger malaise. Le deuxième degré consiste, quant à lui en une collection de sentiments désagréables avec un dénouement aggravé tel que quitter la pièce en claquant fortement la porte. Enfin, le troisième degré, comporte un dommage physique amenant les participants du jeu en prison, à l'hôpital voire à la morgue.

Alors, **pourquoi joue-t-on ?**

Tout d'abord il est à rappeler que la dynamique de jeu est une dynamique inconsciente et que les sentiments désagréables du dénouement viennent alors "comme par surprise". Ensuite, il est important de savoir que ces dynamiques inconscientes reposent sur plusieurs "soifs" (de stimulation, de structure, et de position) décrites par Claude STEINER.

Ainsi, "de nombreuses recherches montrent que les stimulations (ou signes de reconnaissance) constituent l'un des besoins primaires des organismes évolués. "... *"La soif de structure est le besoin de créer une situation sociale dans laquelle la personne peut avoir des interactions avec d'autres"*. Et finalement, le jeu nourrit la soif de position, c'est-à-dire la position existentielle que nous gardons depuis toujours par rapport aux autres ("je ne vauds rien", "ils ne valent rien", "personne ne vaut rien").

C'est Stephen KARPMANN qui, du vivant de BERNE, à mis au point le "**Triangle dramatique**". Il nous permet d'illustrer et de comprendre d'une autre façon les jeux. Nous devrions d'ailleurs l'appeler le "Triangle théâtral" puisque son nom découle de la traduction anglaise "dramatic", ce qui rend à ce concept le lien avec les jeux et les scénarios décrits par Eric BERNE.

Ainsi, Stephen KARPMANN illustre les jeux se jouant à partir de certains rôles favoris, que les joueurs assument de manière inconsciente. Nous pouvons alors rencontrer la tristesse ou la confusion de la "**Victime**", la colère ou le triomphe du "**Persécuter**", ou encore l'inquiétude ou la pitié du "**Sauveteur**" ou "sauveur". En regardant ces trois différentes positions, il faut s'imaginer que chaque personne répond à la situation en ignorant la réalité de ce qui se passe et de ce que l'autre personne éprouve; elle tient compte seulement de sa propre perspective et de ce qui se passe dans sa tête. Elle fait ainsi de lourdes méconnaissances sur les capacités de chacun à réagir à cette situation.

C'est ainsi que **Persécuter** et **Sauveteur** méconnaissent les capacités et la valeur d'autrui en le disqualifiant, et que la **Victime** se disqualifie toute seule face aux autres. On est donc là en présence de relations symbiotiques du style "*Occupe-toi de moi*" (Victime); "*T'es vraiment un incapable*" (Persécuter) ou "*Je vais le faire à ta place, tu n'y arriveras jamais !*" (Sauveteur). Comme on peut le voir dans le Triangle dramatique présenté ci-dessous, les rôles sont interchangeables. C'est Fanita ENGLISH qui disait que les individus ne commencent à jouer que quand ils ne reçoivent plus assez de signes de reconnaissance, ou que l'autre refuse de continuer. Ainsi, la "tactique" utilisée est de changer de position dans ce triangle.

Prenons par exemple quelqu'un qui commencerait dans une position de **Victime**, pleurant et gémissant que la vie est dure et lui-même se trouvant impuissant. Tant que l'auditeur sympathise, cette interaction peut continuer indéfiniment. Quand l'interlocuteur se fatigue des plaintes de l'autre et décide de le laisser tomber, la Victime peut alors se transformer en **Persécuter** et reprocher de l'indifférence à son partenaire ! Ainsi, en changeant de position dans le triangle, une personne reçoit de nouvelles attentions et peut-être amène son interlocuteur à continuer. Cependant il demeure important de noter que si la position **Persécuter** est relativement facile à détecter, la position de **Sauveteur** l'est beaucoup moins du fait de sa popularité : C'est tellement gentil de toujours vouloir aider ! Ainsi, le **Sauveteur** n'en est plus un du moment où il sort de sa position symbiotique "je vais t'aider", en attendant que son partenaire fasse une demande claire d'aide. De même, une victime n'est pas à confondre avec une Victime : Il est tout à fait permis de se laisser vivre une situation difficile avec les émotions qui y sont relatives. Cependant **LA Victime** est la personne qui reste dans une position symbiotique où sa demande est "occupe-toi de moi, sans que je n'aie rien à demander ni faire". Position dans laquelle elle « s'incapacite » et demande un "remplaçant" à son propre poste !

5. L’AFFIRMATION DE SOI

Mélie Chenevert en début de son ouvrage "Techniques spécialisées d'entraînement à l'affirmation de soi à l'usage des professionnels de la santé" pose la question suivante :

"Selon Larousse, les aigles sont reconnus pour leur taille, leur force, leur grâce, l'acuité de leur vision et leur puissance en vol. Selon le Colonel Saunders les poulets sont reconnus pour leur goût. Que préférez-vous être?"

Dans son ouvrage "*l'affirmation de soi*" (Ed. ESF, Paris, 1984), D. Chauvin explique qu'être assertif c'est:

- être en mesure d'affirmer sa propre personnalité sans susciter l'hostilité
- savoir dire non sans se sentir coupable
- savoir avoir confiance en soi
- savoir prendre des décisions difficiles
- développer des communications ouvertes et honnêtes
- créer un climat d'innovation et de tolérance saine
- privilégier la responsabilité individuelle
- maîtriser son destin
- rechercher des compromis réalistes
- négocier les désaccords sur la base d'intérêts mutuels
- jouer cartes sur table
- "face à face", négocier sur la base d'objectifs précis, clairement affichés
- fonder ses rapports à autrui sur des stratégies de confiance lucide
- faire aboutir ses interventions
- s'affirmer sans complexe de façon constructive
- défendre ses droits sans chercher à empiéter sur ceux des autres
- prétendre à sa propre vérité personnelle, à ses propres idées, à ses propres goûts
- reprendre la maîtrise de son environnement personnel.
-

J.D. Chiffre et J.L. Muller, dans "*Savoir s'affirmer*", proposent quatre états ou positions possibles dans nos interactions, la fuite ou passivité, l'attaque ou agressivité, la manipulation et finalement l'affirmation de soi. Les auteurs définissent ces états de la façon suivante :

La passivité : implique la crainte de s'engager personnellement, d'où soumission, effacement et inexpression. Le souci d'éviter à tout prix les conflits entraîne la démission, la capitulation en présence de contradicteurs ou d'opposants. On la retrouve dans des rôles tels : le pigeon (allias la proie), l'homme des coulisses, le préposé au second rôle, le geignard, l'exploité. La personne n'exprime pas ses objectifs.

L'attaque ou l'agressivité : tendance à dominer autrui, brimer ses interlocuteurs, se mettre en valeur en ignorant ou dévalorisant l'autre. Elle décrit l'autocrate (hiérarchie dominante), l'insurgé (hiérarchie subordonnée), le contradicteur, le saboteur, le redresseur de torts. L'individu exprime ses objectifs, et tente de les atteindre sans tenir compte de ceux des autres.

La manipulation : la fuite et l'attaque sont des attitudes primitives, la manipulation est plus civilisée. Nous y retrouvons le conspirateur, petit malin, grand ensemblier, l'intercesseur, le maître chanteur, le responsable qui ne s'assume pas. Il cache son objectif et emploie des moyens détournés pour les atteindre.

L'affirmation de soi : propose d'explorer et d'atteindre des relations où tous les partenaires y trouvent leur compte. Il ne s'agit pas de prôner l'entente cordiale et l'accord parfait à tout prix, mais d'aménager avec les autres des espaces de négociation. Il s'agit d'y écouter activement au-delà des mots, de faire des critiques constructives, complimenter, de recevoir des critiques justifiées ou non et de réagir face aux comportements agressifs ou manipulateurs. La personne nomme ses objectifs et amène son interlocuteur à en faire de même de façon permettre une négociation d'objectifs communs.

Pendant plusieurs années, j'ai enseigné cette notion à partir d'une compréhension selon laquelle ces quatre états ou positions pouvaient se placer sur un curseur horizontal, la passivité et la fuite à une extrémité, l'attaque ou l'agressivité à l'autre, l'affirmation de soi au centre et à chacun de ses côtés la manipulation. Par la suite, au fil de l'expérience et particulièrement du travail avec les couples et les familles, cette compréhension m'a paru insatisfaisante, pour ne pas dire erronée.

En effet, trois éléments m'ont progressivement posé problème. Tout d'abord le fait d'opposer diamétralement la passivité à l'attaque. Il est bien vrai que le passif prend la fuite alors que l'autre assume son attitude d'attaque. Cependant, cette optique impliquerait que l'on tiendrait l'un pour hostile et l'autre pas. Or l'expérience clinique tend à montrer que tous deux sont hostiles, quand bien même leurs formes de comportements sont distincts.

Le deuxième point concerne le terme d'agressivité. Il ressort de l'ensemble de ce travail, que l'agressivité n'est pas une maladie ou un avatar de la personnalité, mais bien un phénomène constitutif de l'individu, en soi plutôt positif, puisqu' autorisant la protection du sujet comme celle du groupe. Ce regard consistant à opposer le "passif" de l'"agressif" m'a semblé peu à peu tenir de cette représentation abordée dans le chapitre concernant l'Analyse Transactionnelle, ou encore de la notion de clivage si bien traitée par Mélanie Klein. Autrement dit, il y a le vilain méchant et la pauvre victime innocente et inoffensive. Je propose donc aujourd'hui de ne pas utiliser le terme d'agressivité ici mais d'employer plutôt ceux d'états de "sous-affirmation ou condition passive-agressive" ainsi que de "sur-affirmation et d'attaque". Tous deux se situant dans un climat et des attitudes emprunts d'hostilité.

Que le lecteur ne s'y trompe pas, il ne faut pas voir ici un jugement de valeur mais bien une tentative de description. Finalement tous deux ne font que tenter de défendre leurs intérêts propres. Nous sommes, à mes yeux, dans l'aire de "**I'Humanus**" à opposer ici au "**Socius**". J'entend par là que dans l'un on défend les intérêts individuels, la survie du sujet, alors que dans l'autre c'est la groupe social qui est mis en avant. Et il faut bien admettre que, parfois, la protection de l'un peut se faire aux dépens de l'autre.

En dernier lieu, c'est la notion de manipulation qui me pose problème. En effet, assez rapidement je l'avais placée des deux côtés de l'affirmation tant sa conception me paraissait complexe. Comment définir la manipulation ? Voilà une question fort difficile à traiter. Nous manipulons lorsque nous cherchons à cacher nos objectifs à notre interlocuteur. Cacher nos objectifs, laisser croire à l'autre que l'on tente de respecter ses objectifs alors que l'on vise notre intérêt propre, c'est de l'arnaque. Ne pas nommer notre objectif ni notre cheminement, pour lui permettre d'atteindre ses objectifs, ou viser son "mieux être", c'est de la thérapie. Ne pas nommer notre objectif afin d'éviter des difficultés inutiles, c'est de la stratégie. Ainsi nous pouvons manipuler dans l'aire égocentrique (*humanus*) aussi bien que l'aire altruiste (*socius*), voire par bon sens ou discrétion.

Les choses se compliquent encore lorsque l'on réalise que nous parlons d'objectifs rationnels et conscients alors que nous savons à quel point la majorité de nos enjeux ne le sont pas. De plus nous croyons observer une manipulation lorsque nous interprétons le comportement de l'autre, une fois l'objectif atteint, comprenant sa démarche comme soigneusement planifiée depuis de début alors que souvent la réalité montre un cheminement sinueux, plein d'embûches, de revirements, de changements d'avis et de progressives constructions et co-constructions. Finalement, nous pouvons également considérer toute communication comme une forme de manipulation. N'essayons-nous pas, la plupart du temps, lorsque nous nous exprimons, d'amener l'autre à nous comprendre et si possible à partager notre vision des choses ? Ce travail ne vise-t-il pas à vous amener à "croire" en ces différents concepts et notions, à modifier votre compréhension des choses ?

Bien entendu, je ne parle pas ici de la manipulation du pervers. Comme nous l'avons vu plus haut, s'il a réussi, tant bien que mal, à se construire, se distinguer du "grand tout", voit son évolution psychoaffective s'interrompre avant d'avoir pu construire une représentation de l'autre comme un individu distinct avec son identité d'être vivant, ses besoins, désirs et surtout ses droits. Le pervers considère l'autre comme un objet, utile ou non à ses propres intérêts, son plaisir et ses besoins personnels. Dans ce sens, il le traite comme tel, raison pour laquelle je ne placerais pas sa communication dans la catégorie qualifiée jusqu'ici de manipulation, mais plutôt dans l'attaque et la sur-affirmation, tant il est évident qu'il ne prend en considération que ses intérêts et objectifs personnels.

Face à toutes ces questions, j'avais assez vite, disais- je, placé la manipulation des deux côtés de l'affirmation de soi, de façon à montrer les deux qualités possibles de cette attitude (égoïste ou altruiste). Aujourd'hui je ne sais pas vraiment qu'en faire.

Toujours dans le but d'éviter les malentendus, remarquons que, dans ma conception, l'assertivité (ou affirmation de soi), ne correspond pas au but suprême et définitif de l'évolution de l'individu. Je suis d'avis que nos capacités de survie et d'adaptation de même que notre confort résident dans la souplesse que nous avons à passer dans chacun de ses états, en fonction du contexte et des impératifs de la situation en cours. Comme nous l'avons vu avec le professeur Laborit, la fuite peut être une solution efficace et pertinente. Parfois il se montre indispensable de s'imposer, de dire "non" de façon définitive, ou encore d'imposer nos objectifs, même si cela peut s'avérer préjudiciable à d'autre. Devons-nous absolument toujours, à l'instar du poulet, n'être apprécié que pour notre goût ?

Si l'affirmation de soi se situe résolument dans l'aire du *socius*, elle n'est pas plus une panacée qu'un long fleuve tranquille baignant dans l'harmonie. Au contraire, elle mène le plus souvent à la confrontation, voire au conflit. La négociation, son but électif, implique un compromis, c'est à dire une contrainte, un renoncement, tant il est évident que dans une négociation équitable chacun perd et chacun gagne quelque chose. De plus certaines situations ne se prêtent pas à une négociation adéquate, les protagonistes devant alors se résoudre à une séparation.

Le consensus étant finalement relativement rare, c'est justement la confrontation possible avec le conflit, le compromis ou la séparation qui poussent le sujet à éviter les attitudes assertives. Les personnes qui ne supportent pas le conflit et son atmosphère tendue ainsi que celles qui ne peuvent pas se résoudre à la séparation (les personnes dépendantes) se dirigent fatalement vers la passivité. Lorsque la situation n'est plus supportable, elles glissent dans la condition passive agressive, dans une tentative désespérée d'amener l'autre à changer ou encore par dépit et sentiment de vengeance sournoise. Le sujet qui ne supporte pas la contrainte ou le compromis ne peut qu'essayer de tenter d'imposer ses options.

Pour l'ensemble de ses raisons, j'ai développé une représentation à partir d'un cercle, plus ou moins interrompu vers le haut. Plus on se situe vers le haut, plus on s'enfonce dans l'aire de l'*humanus*, l'intérêt individuel et l'hostilité. Plus on descend, plus on satisfait à l'intérêt du groupe, la sociabilité. L'assertivité se situe au pôle inférieur, à droite les tendances actives à gauche les passives. J'illustre la frontière médiane par une limite en trait interrompu et ondulant tant cette frontière entre les tendances sociales ou hostiles sont vagues. Par ailleurs, il s'agit bien d'une surgénéralisation dans le sens où il apparaît comme évident de pouvoir trouver de l'hostilité dans une attitude assertive ou un but clairement social et altruiste dans une attaque en règle.

En dernier lieu, il s'agit de réaliser que ce schéma doit s'appliquer dans une relation, c'est dire que nous devrions placer deux schémas en parallèle. La dynamique relationnelle montre bien comment les déplacements d'un interlocuteur dans une direction produit un effet sur l'autre protagoniste.

Prenons par exemple une situation de soins infirmiers. Nous avons une infirmière en position active, elle décide du moment du lever, de l'heure du petit déjeuner, du moment du traitement, elle a ses objectifs infirmiers. Mais pourtant, elle reste dans la sociabilité puisqu'elle agit pour le bien être et les intérêts du patient, et dans le respect du fonctionnement de l'institution, groupe social défini. Le patient, de son côté est soumis à ces impératifs, il est passif, mais a priori situé dans la sociabilité, il est heureux que l'on s'occupe de lui, que l'on restore sa santé. Pourtant, il suffirait que sa souffrance l'amène à être irritable et vulnérable, que son anxiété augmente, pour qu'il glisse vers l'hostilité. Il y a fort à parier qu'assez rapidement l'infirmière présente des attitudes hostiles à son tour et devienne de plus en plus autoritaire dans son travail.

Dans le même ordre d'idée, une patiente atteinte d'une pathologie chronique, extrêmement anxieuse quant à son avenir, ayant le sentiment de ne plus rien maîtriser, peut se montrer particulièrement contrôlante, comparant les comportements des différents soignants, présentant des attitudes hostiles. Il suffit parfois aux soignants de lui laisser le plus de contrôle possible, de négocier avec elle, de l'accompagner dans la définition de ses objectifs et la négociation pour voir son hostilité diminuer avec la diminution de son angoisse.

La passivité implique la crainte de s'engager personnellement, d'où soumission, effacement et non expression.
 Le souci d'éviter à tout prix les conflits entraîne la démission, la capitulation en présence de contradicteurs ou d'opposants.

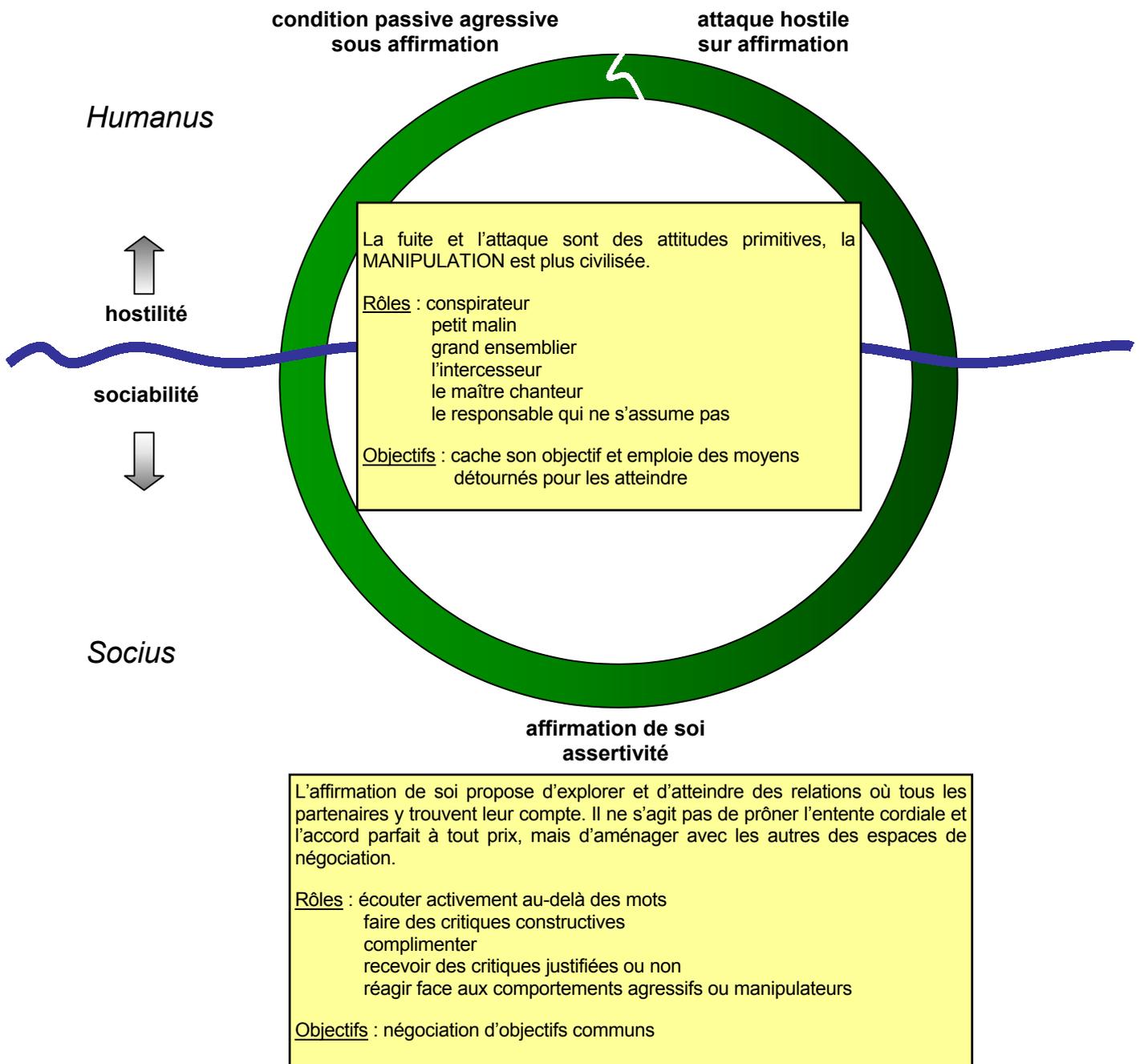
Rôles : le pigeon (allias la proie)
 l'homme des coulisses
 le préposé au second rôle
 le geignard
 l'exploité

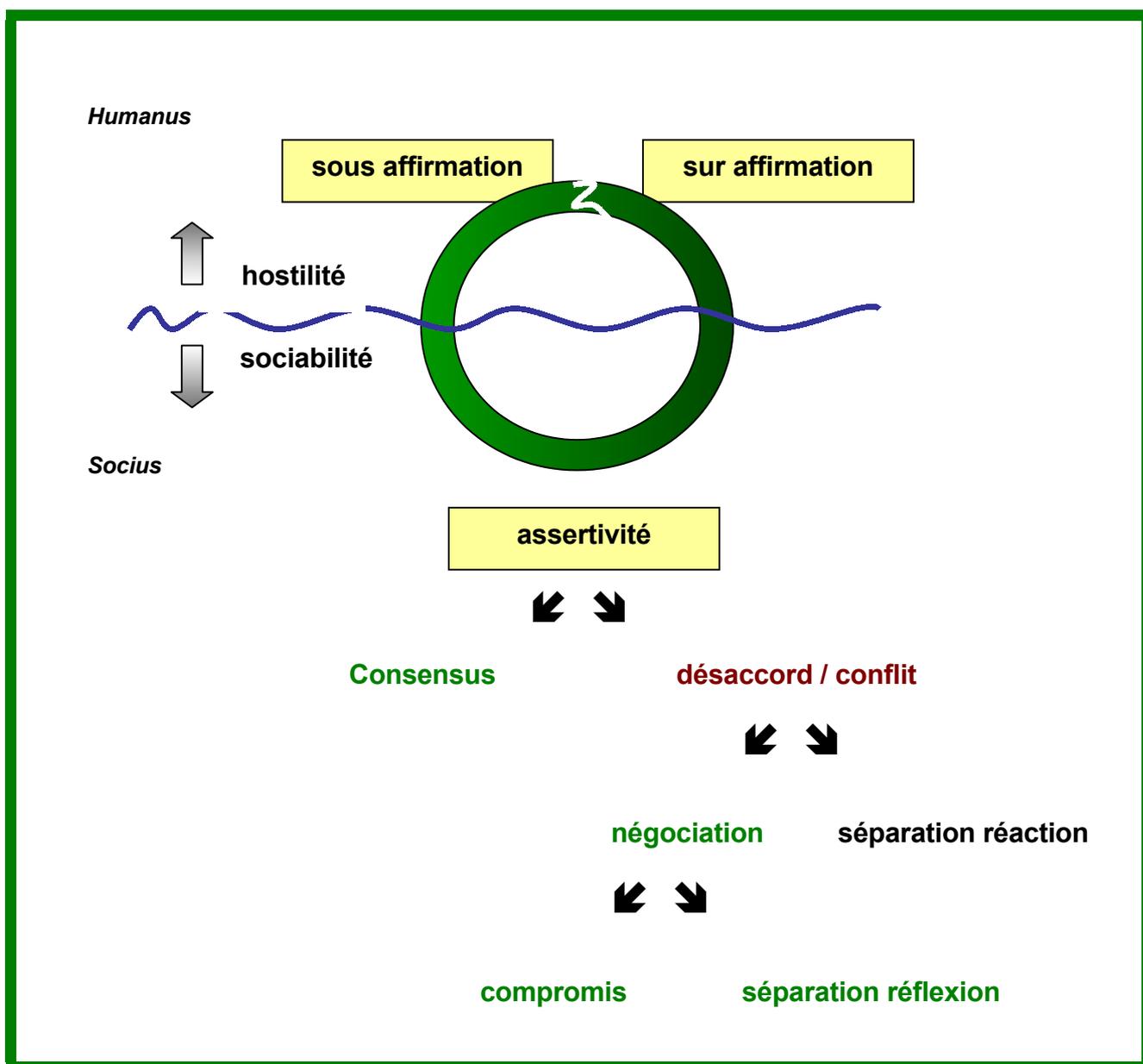
Objectifs : n'ose pas les exprimer

Tendance à dominer autrui, brimer ses interlocuteurs, se mettre en valeur en ignorant ou dévalorisant l'autre.

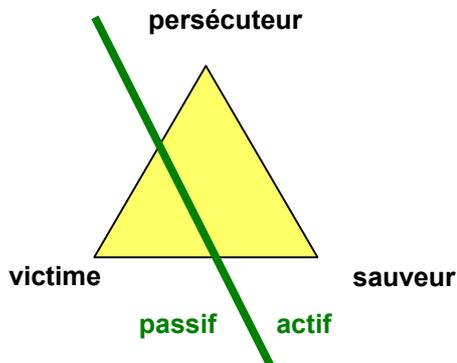
Rôles: autocrate (hiérarchie dominante)
 l'insurgé (hiérarchie subordonnée)
 le contradicteur
 le saboteur
 le redresseur de torts

Objectifs : exprime les siens sans tenir compte de ceux des autres





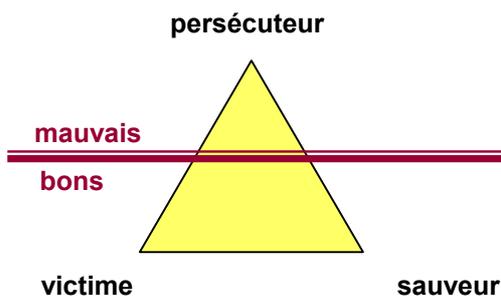
L'affirmation de soi



Ainsi, à partir du triangle de Karpman, plaçons une séparation catégorisant les protagonistes en actifs ou passifs. Nous voyons ici que le sauveur et le persécuteur partagent en commun la tendance à être actif.

Par contre, si l'on utilise la notion de clivage pour notre catégorisation, nous voyons le sauveur partager sa catégorie avec la victime. Naturellement, il faut bien imaginer qu'il s'agit ici d'un point de vue complètement subjectif. En effet, il y a fort à parier que la personne qualifiée de "persécuteur" (probablement par la victime et le sauveur), se définisse elle-même comme une victime.

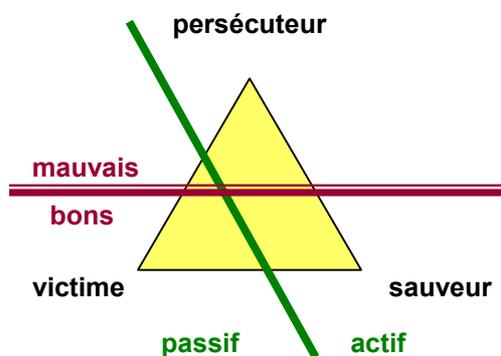
Le clivage



Si nous superposons le triangle de Karpman, l'affirmation de soi et la notion de clivage, nous réalisons que la victime se définit comme une personne passive engagée dans des relations de dépendance avec d'autres, qualifiées de bonnes (sauveurs) lorsqu'ils vont dans son sens et de mauvaises (persécuteurs), lorsqu'elle n'est pas satisfaite.

Le persécuteur probablement n'existe comme tel qu'aux yeux des deux autres protagonistes. Il est généralement une personne active qui cherche à atteindre ses objectifs (aux dépens de la victime parfois). Cependant il peut également s'agir d'une condition passive agressive. Dans ce cas nous avons une modification de la première catégorie, la victime et le persécuteur se retrouvant dans la catégorie des passifs.

La superposition des deux modèles



De son côté, le sauveur se montre actif (particulièrement en ce qui concerne les autres, bien plus que pour lui-même), présentant un besoin d'être apprécié, il existe dans une relation de dépendance avec une victime. De plus, il peut exercer ses propres tendances hostiles à l'égard de celui qualifié de persécuteur, et ce tout en restant du côté des "bons" dans un clivage sur-simplificateur. C'est probablement ce dernier qui scelle le triangle dramatique.

Diane Lauzier, psychologue canadienne, décrit trois clivages :

- clivage dans les croyances sur la nature humaine, jugement de valeur en bon ou mauvais ;
- clivage dans le comportement (l'affirmation) en passif ou actif, où plus le sauveur est actif plus il maintient la victime dans sa dépendance ;
- clivage dans les attitudes en relation : prise en charge versus dépendance et co-dépendance ou opposition.

Voilà une réflexion propre à mettre à mal la réputation du sauveur sans peur et sans reproche. Une autre façon d'aborder le rôle du sauveteur réside dans le « syndrome du gyrophare » dont nous présentons ici la définition.

Le syndrome du gyrophare :

Epidémiologie : le syndrome du gyrophare est particulièrement répandu chez des individus appartenant à des groupes professionnels tels les infirmier(e)s, les assistantes sociales et les psychologues. Il touche également des éducateurs(trices) ainsi que des enseignants et on le trouve parfois dans le corps médical.

Sémiologie / Nosographie : le profil de personnalité des individus souffrant de ce syndrome présente un certain nombre de particularités profondes et prémices de base parmi lesquelles :

- un **besoin** irrépessible et inextinguible **d'être aimé** ;
- une croyance (a) selon laquelle la seule bonne façon d'être aimé consiste à être parfait, le/la meilleur(e) , plaisant et agréable, mais surtout à **aider les autres** ;
- une croyance (b) selon laquelle la seule bonne façon d'aider, c'est de **faire pour les autres** ;
- une des implications de la croyance (a) est qu'il ne faut jamais déplaire. Or pour ne pas déplaire il faut **ne pas frustrer**. (*Rappelons que la frustration est le sentiment ressenti dans le temps existant entre la perception d'un besoin ou un désir et sa satisfaction*). Donc, le sujet tente de réduire ce temps, voire d'anticiper le déplaisir en essayant de satisfaire le besoin de l'autre, avant l'expression de ce besoin, voire avant que la personne concernée puisse même le percevoir. Ceci amène notre sujet à poser des actes sans que rien ne lui ait été demandé. Le symptôme se présente sous forme de conseils, d'explications, de propositions de solution, offerts avant même que la personne ait défini sa difficulté ou son problème ;
- une autre implication de la croyance (a) c'est que, pour être parfait et le meilleur, le sujet développe un besoin ou un désir de **toute-puissance** qui produit un besoin irrépessible de **contrôle** et de **maîtrise** de la situation, de la relation et bien souvent de l'autre également. Pour ce faire, le sujet s'accroche à sa représentation du monde et tend à l'imposer à l'autre ;
- la recherche de la perfection étant par essence sans limite, elle ne peut générer chez le sujet qu'une quête tant constante que vaine d'amélioration, de formations, de formations complémentaires et spécialisées ... et est impérativement associée à un sentiment irréductible d'être insuffisant(e), pas assez bon(ne) et par définition une très **basse estime de soi** ;
- la résultante des points précédents est l'installation de relations basées sur la **dépendance**, où l'interlocuteur du sujet développe une dépendance aux actions du sujet et où ce dernier est dépendant tant de la dépendance de son interlocuteur que de ses marques de reconnaissance.

Pronostic : l'interlocuteur, soit parce qu'il ressent l'inconfort de la relation de dépendance, soit parce que, n'ayant pas le temps de percevoir les besoins ou les désirs pour lesquels le sujet apporte des réponses anticipées, a le plus souvent l'impression que le sujet ne lui apporte pas ce dont il a vraiment besoin. Fatalement, il ne peut exprimer de satisfaction et le plus souvent il va même présenter des plaintes, tant propres qu'à l'égard des actions du sujet. Malgré toutes ses démarches de perfectionnement et d'aide, le sujet n'atteint donc pas un sentiment de soulagement et de sérénité. Il se sent toujours insuffisant et ne reçoit aucun signe de gratitude. De plus, lorsque des signes de gratitude lui sont offerts, il ne les perçoit pas ou parfois les banalise. Ainsi, le pronostic le plus répandu pour les personnes souffrant du syndrome du gyrophare est l'épuisement professionnel (burn out). Cet épuisement atteint souvent les sphères non professionnelles, comme la vie de couple ou familiale et va régulièrement jusqu'au divorce et à la dépression.

Prenons un exemple ! J'ai choisi pour illustrer de façon édifiante notre dynamique relationnelle, un passage de « *Quand la conscience s'éveille* » (Bellarmin, Québec, 1994) d'Anthony De Mello. Pour bien en comprendre la portée, il faut savoir que cet auteur vient d'Inde, qu'il est jésuite, psychologue et psychothérapeute, qu'il s'agit probablement là des notes prises au cours d'un séminaire qu'il animait et certainement (mal) traduite de l'anglais.

« ... Venons-en maintenant au troisième type d'égoïsme, le pire : c'est quand vous faites quelque chose pour éviter un sentiment désagréable. Mais votre action ne vous donne aucun sentiment agréable. ... Vous savez comment cela se passe : « Puis-je vous voir ce soir, mon Père ? - Oui, bien sûr, venez ! » Et pourtant je n'ai pas envie de le voir ; l'idée de cette rencontre me déplaît. J'ai envie de regarder une émission à la télé, mais comment dire non ? Je n'ai pas le courage de dire non. Alors, je réponds : « Venez donc », tandis qu'en moi-même je me dis : Quel ennui !

Comme cela ne me donne pas un sentiment plus agréable de le rencontrer que de lui dire non, je choisis entre deux maux le moindre et je dis : « Très bien. Venez. » Je sais que je serai content lorsque l'entretien sera terminé et que je serai libre de cesser de sourire. Alors je commence l'entretien en lui demandant comment il va. « Merveilleusement bien, répondit-il, et il poursuit en me disant et en me répétant combien il aime cet atelier, et je me dis en moi-même : Bon Dieu, quand en arrivera-t-il au cœur du sujet ? Il finit par y arriver, et je le colle au mur, - métaphoriquement parlant - en lui disant : « N'importe quel imbécile pourrait résoudre ce genre de problème ! » Et je lui donne congé. Enfin ! me voici débarrassé de lui, me dis-je alors. Et le lendemain au déjeuner (parce que j'ai des remords d'avoir été un peu brutal), je vais vers lui et dit : « Comment ça va ? - Pas mal du tout », me répond-il, puis il ajoute : « Vous savez, ce que vous m'avez dit hier soir m'a vraiment aidé. Puis-je vous voir après le dîner ? » Incroyable.

... L'égoïsme provient de l'instinct de conservation, qui est le premier et le plus profond de tous les instincts. Comment pourrions-nous opter pour la générosité ? Cela équivaldrait presque à opter pour le non-être... Un jour, quelqu'un a dit ceci : « La plus belle chose à propos de Jésus, c'est qu'il était à l'aise avec les pécheurs, parce qu'il savait qu'il n'était pas meilleur qu'eux. » Nous différons des autres - des criminels, par exemple - uniquement par ce que nous faisons ou ne faisons pas, non pas parce que nous sommes. »

Nous voilà devant une situation où, parce qu'il a besoin d'être apprécié, qu'il ne peut se résoudre à assumer le rôle du méchant en refusant la demande du participant, la personne accepte, bien à contre cœur de rencontrer ce dernier (se faisant, le père se victimise lui-même en quelque sorte). Lorsqu'il réalise que le sujet n'est ni urgent, ni même bien important, il agresse son élève (qui, peut-être pris lui-même dans la relation de dépendance, ne va pas interpréter la situation comme une attaque ou pire encore entre dans un jeu pervers en proposant de maintenir la situation, c'est-à-dire ici maintenir le prêtre dans l'embarras). De toute façon, le prêtre voulant passer pour sauveur fini par se montrer persécuteur.

Je parie que bien peu d'entre nous avons échappé à ce type de situations. Mais alors la question lancinante est « Comment sortir de ce cercle vicieux (triangle en l'occurrence) ? » Les tenants de l'Analyse Transactionnelle postulent qu'il n'est pas possible d'en sortir, que le mal résiderait surtout dans le fait de n'habiter qu'un seul des états. Selon moi, il y a fort à parier qu'il est impossible de ne pas passer, à un moment ou un autre, pour persécuteur aux yeux de quelqu'un, tant il est évident que nous ne pouvons éviter de frustrer chacun. De plus, nous l'avons vu clairement dans ces deux derniers chapitres, aider quelqu'un peut participer à le faire sombrer dans la dépendance. Ce qui ne peut lui rendre service ! ?

Dans l'article de Maurice Hurni et Giovanna Stoll cité plus haut, les auteurs tirent la sonnette d'alarme concernant une dérive sociale dont la dynamique reprend les comportements mêmes des sujets qu'elle décrit.

En effet, ces auteurs posent des questions de fond sur une campagne officielle, en Suisse, concernant la violence des hommes dans le couple, campagne où est considérée, de façon exclusive, la violence des hommes et ignorée délibérément celle des femmes à l'égard de leurs conjoints. Ils en estiment l'idéologie questionnable, basée sur des idées quasi délirantes où seuls les hommes seraient porteurs de violence, les femmes en étant totalement dénuées. Cette idéologie ne cherche pas à comprendre les sources d'une telle violence chez l'homme et ne présente aucune prise en compte d'une histoire ou d'une relation.

Ils ajoutent : *"...paradoxalement, elle est également insultante à l'égard des femmes auxquelles elle dénie toute agressivité en propre, ainsi que la responsabilité et la dignité de la gérer au mieux. Ce faisant, cette idéologie*

leur nie en réalité leur statut d'être humains, la capacité d'accéder à leur fonctionnement psychique et de l'assumer dans sa contradiction et sa plénitude; elle les déclare incapables d'assumer les responsabilités de leurs actes". Le problème conjugal n'y existe que chez un des protagonistes et derrière une tentative de séduction des femmes "vous êtes angéliques" se cache un mépris, un encouragement à la méfiance et à la projection.

Hurni et Stoll expliquent qu'une telle campagne, faisant appel aux pulsions les plus basses que nous possédons tous, fait émerger chez les personnes qu'elle touche, des affects violents amenés à être directement déchargés sur le bouc émissaire. Elle pousse les membres d'une société à s'identifier à un groupe officiellement défini comme "bon", pour pourchasser une autre catégorie de personnes désignées comme "mauvaises". Elle incite à déresponsabiliser les deux partenaires face au problème de leur violence, dans une véritable intention de l'assumer, la contrôler et la maîtriser, à l'image même du comportement pervers. Et toujours de même façon que le pervers, elle est une attaque au lien où l'amour à l'égard de l'autre et l'espoir d'une amélioration ne sont considérés qu'à titre d'obstacles à la séparation ou à la sanction sociale.

Alors, si je ne peux pas éviter de passer pour persécuteur, que puis-je donc faire ? Quelques secondes de réflexion et la réponse apparaît en toute évidence : éviter d'être victime ou sauveur. En effet, si je veux interrompre, ou tout au moins ne pas participer au triangle dramatique, il me faut travailler ce sur quoi j'ai un éventuel effet. Dans ce sens, je peux tenter de ne pas être victime et éviter à tout prix de maintenir le triangle en jouant ce rôle, si délicieux pourtant, qu'est celui de sauveur.

Reconnaissons cependant qu'il n'est pas facile d'éviter d'être victime. Force nous est d'admettre que l'autre ou les éléments sont souvent plus puissants que nous. Cependant, s'il n'est alors pas possible d'éviter d'être, à un moment donné, victime, nous pouvons faire en sorte de ne pas développer une identité de victime. Pour ce faire je suggère un cheminement en cinq étapes « les pas vers la dévictimisation » (le premier ayant été récemment ajouté par Diane Lauzier) qui sont :

- rétablir les faits (sortir de la confusion) ;
- savoir dire non ;
- nommer ce que je veux ;
- accepter de négocier ;
- assumer la séparation.

Rétablir les faits, c'est se montrer capable de développer une réflexion sur la situation et de prendre toute la mesure de notre responsabilité. Nous distinguons la responsabilité de la culpabilité. Cette étape est fondamentale, elle autorise le passage vers les autres, mais y rester bloquer impliquerait de devenir une « victime éclairée » ou pire encore, une personne rongée de culpabilité.

Savoir dire non, c'est s'affirmer, montrer à notre interlocuteur que nous ne sommes pas un objet à sa disposition. Une fois encore, cette étape est fondamentale, pourtant s'y arrêter trop longtemps ferait de nous une « condition passive-agressive », passant son temps à rejeter toutes les propositions, à refuser toute collaboration.

Nommer ce que je veux s'avère la suite logique de ce processus. En effet, il ne suffit pas de s'élever contre ce que nous ne voulons pas, il faut encore être capable d'exprimer ce que l'on veut. Il s'agit ici de nommer nos objectifs. Naturellement, s'arrêter à cette étape ferait de nous un persécuteur, puisque nous passerions notre temps à rejeter les objectifs de nos interlocuteurs, pour imposer les nôtres.

Accepter de négocier : pour entrer dans une véritable relation interdépendante, la volonté de négocier est nécessaire. Elle implique d'accepter d'écouter l'autre tout en se respectant soi-même, d'être prêt au compromis, mais certainement pas à se compromettre.

Assumer la séparation se montre indispensable tant il est évident qu'il n'est pas toujours possible de négocier. Si nous voulons voyager dans la même voiture, il faut aller dans la même direction. Les objectifs de chacun n'étant pas toujours compatibles, ne devons-nous pas nous résigner parfois à changer de compagnons de route ?

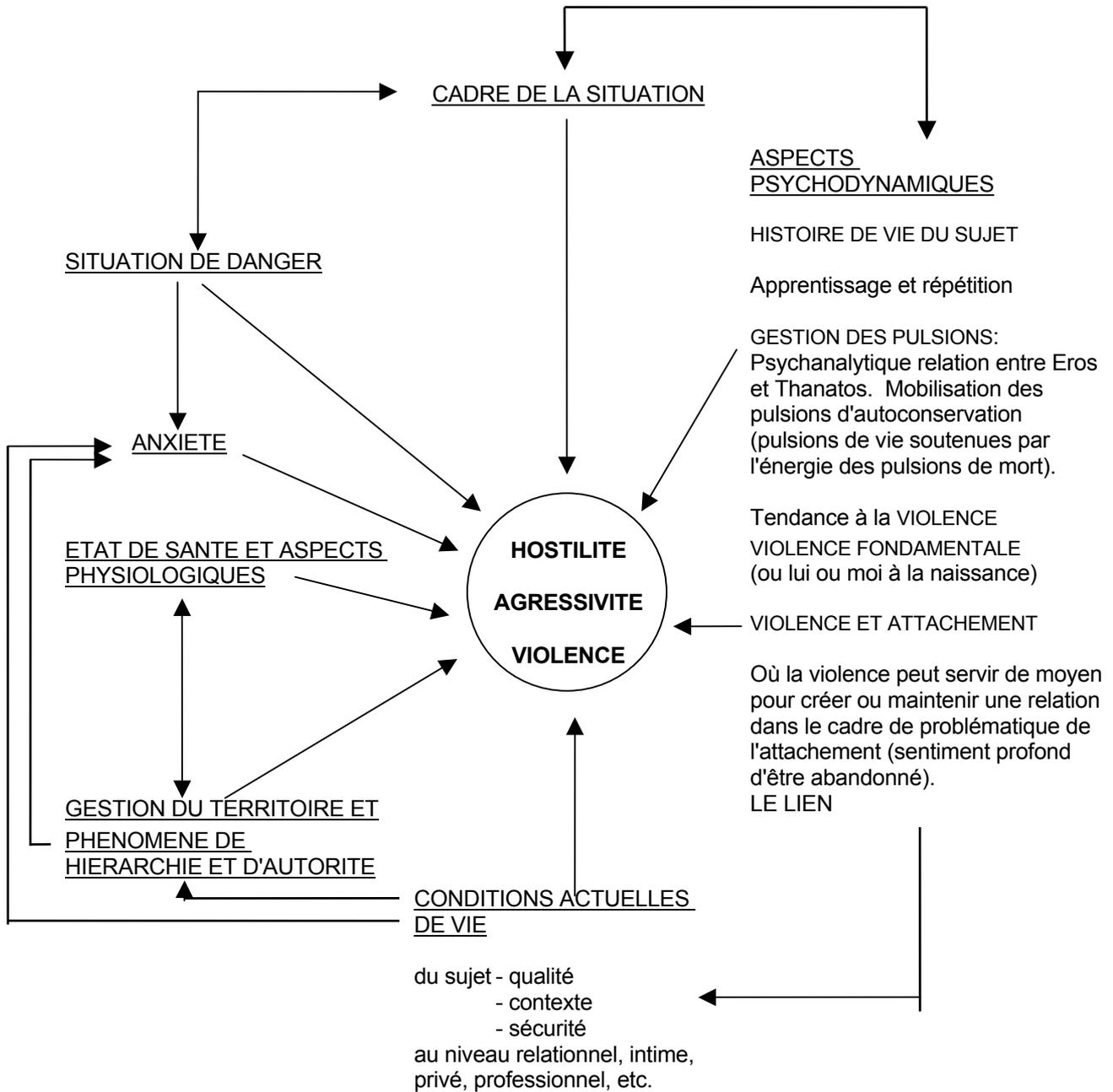
Tout bien considéré, si l'on se tient à ce processus afin d'éviter de développer une identité durable de victime, il y a de fortes chances pour qu'on ne glisse pas non plus dans le rôle de sauveteur. En effet, la personne affirme ses besoins et désir, nomme ses objectifs, assume ses choix, en quatre mots, elle prend ses responsabilités. A vrai dire, **non seulement elle prend toutes ses responsabilité, mais aussi, seulement ses responsabilités**, autorisant ainsi aux autres protagonistes la possibilité d'en faire autant. C'est probablement dans la répartition pertinente des responsabilités que se situe la possibilité éventuelle de sortir du triangle infernal.

ANNEXES

ANXIETE : SES NIVEAUX ET SES EFFETS selon * PEPLAU et complété par WILSON et KNEISSL p. 334

NIVEAUX D'ANXIETE	EFFET SUR LE CHAMP PERCEPTUEL	EFFETS SUR LA CAPACITE DE PRETER ATTENTION AU CONTENU DE LA REALITE	EFFETS SUR LA CAPACITE D'APPRENDRE ET DE S'ADAPTER
+ PEU	* La personne est alerte, voit, entend, comprend plus que d'habitude	* Affrontement de la situation, capacité de synthèse ° Liens entre son comportement et les facteurs environnementaux	° Le sujet apprend quelque chose à son propos. Motivations stimulées * Observation, description, analyse, formulation des significations et des relations, validation de ces relations avec
++ MODERE	* Le champ perceptuel de la personne est rétréci: elle voit, entend, comprend moins bien, mais peut-être dirigée ° L'individu peut rester plus alerte, plus apte à se concentrer sur un élément spécifique	L'attention diminue, l'individu ne voit plus ce qui * se passe à la périphérie de son objectif immédiat	une autre personne, intégration et emploi du produit de l'apprentissage ° Motivations stimulées ° Filtrage des stimuli +
+++ HAUT	* Le champ perceptuel est encore plus réduit, la personne se centre sur un ou des détails	° L'individu, pris dans son malaise, ne peut plus tenir compte de son environnement * Des tendances à la dissociation apparaissent en vue de prévenir la panique. Impossibilité de voir ce	° Filtrage des stimuli ++ ° Le processus de raisonnement est entravé * Avec ou sans capacités bien développés,
++++ PANIQUE	* Une terreur s'installe, le détail est agrandi à tel point qu'il devient exclusif ° Les détails de la situation sont faussés, la capacité de concentration perturbée. L'individu peut avoir l'impression que sa personnalité se désintègre.	qui se passe ° Incapacité d'évaluer les événements de façon réaliste	la personne s'orientera vers une réduction immédiate de l'anxiété par des comportements automatiques, qui ne nécessitent pas la pensée

EG/2.87/MB/1.94/Spécialisation en psychiatrie.



BIBLIOGRAPHIE**Ouvrages :**

- ANGE RAOULT, P. (sous la dir. de) Souffrance et violence : psychopathologie des contextes familiaux, l'Harmattan, Paris, 1999.
- ANGER, L.: Communication et épanouissement personnel, Ed. de l'homme, Ed. du C.I.M.
- ANZIEU, D. et coll.: Mélanie Klein aujourd'hui, Césura Lyon Edition, 1985.
- AUDET, J. & KATZ, J.-F. Précis de victimologie générale, Dunod, Paris, 1999.
- BAECHLER, J.: Les suicides, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1975.
- BARUDI, J.: La douleur invisible de l'enfant, Approche éco-systémique de la maltraitance, Ed. érès, Ramonville, 1997.
- BERGERET, J.: Psychologie pathologique, Masson, Paris, 1972.
- BERGERET, J.: La dépression et les états limites, Payot, Paris, 1975.
- BERGERET, J.: La personnalité normale et pathologique, Dunod, Paris, 1985.
- BERGERET, J.: La violence fondamentale, Dunod, Paris, 1996.
- CHALVIN, D.: L'affirmation de soi, Ed. ESF, Paris: 1984, 94 p.
- CHAPELIER, J.-B. & PRIVAT, P. (sous la dir. de) Violence, agressivité et groupe, Ed. érès, Romonville, 1999.
- CHENEVERT, M.: Techniques spécialisées d'entraînement à l'affirmation de soi à l'usage des professionnels de la santé, Ed. Edisem, Québec, 1980, 142 p.
- CIRILLO, S. DI BLASIO, P.: La famille maltraitante, ESF, Paris, 1989.
- CIAVALDINI, A.: Psychopathologie des agresseurs sexuels, Masson, Paris, 1999.
- COTINAUD, O.: Psychologie et soins infirmiers, Approche relationnelle, (Coll. infirmières d'aujourd'hui) Ed. Le Centurion, Paris, 1983, 299 p.
- CROCQ, L.: Les traumatismes psychiques de guerre, Ed. Odile Jacob, Paris, 1999.
- CYRULNIK, B.: Un merveilleux malheur, Ed. Odile Jacob, Paris, 1999.
- CYRULNIK, B.: Les vilains petits canards, Ed. Odile Jacob, Paris, 2001.
- DADOUM, R. Cent fleurs pour REICH, Ed. Payot
- DAWKINS, R.: The Selfish Gene, Paladin Books Granada Pub. Ltd., London, 1978
- DOUDIN, P. & ERKOHEN-MARKUS, M. Violence à l'école, Fatalité ou défi ? De Boek Université, Bruxelles, 2000.
- DURAND-DACIER, J.: Les groupes de rencontre Marathon, Ed. Epi 73
- GABEL, M., LEBOVICI, S., MAZET, PH. Maltraitance: maintien du lien, Ed. Fleurus psychopédagogie, 1995.
- GOLEMAN, D.: L'intelligence émotionnelle, Robert Laffont, Paris, 1997.
- GOSSELIN, G. : La pédophilie, analyse psychanalytique de la structure perverse, EMPC, Montignies-sur-Sambre, 1992.
- GUTTON, PH. & MARTY, F. Violence, Revue Adolescence, tome 16 – No 1, Ed. Greupp, Paris, 1998.
- HALL, E.T.: La dimension cachée, Ed. Seuil, Coll. Points No. 89, Paris, 1971.
- HALL, E.T.: Le langage silencieux, Paris, Ed. Seuil, coll. Points No. 160, 1989.
- HEDIGER, H.: "The Evolution of Territorial Behavior" in S.L. Washburn "Social Life of Early Man" New York, Viking Publication in Anthropology No. 31, 1961) Fund,
- Histoire de violence, La lettre du Grapp, No 38, Ed. érès, Ramonville, 1999.

- HERMAN, J. : Trauma and Recovery, Basic Books, New York, 1992.
- HIRIGOYEN, M.-F. : Le harcèlement moral. La violence perverse au quotidien, Syros, Paris, 1998.
- HIRIGOYEN, M.-F. : Malaise dans le travail, harcèlement moral, démêler le vrai du faux, Syros, Paris, 2001.
- KLEIN, M. : Essais de psychanalyse 1921-1945, Payot, Paris, 1968.
- KLEIN, M., RIVIERE, J. : L'amour et la haine, (Coll. Sciences de l'homme) No. 112, Ed. Petite bibliothèque, Payot, Paris, 1984.
- Les traumatismes psychiques. Le bloc-notes de la psychanalyse, no. 12, George, Genève, 1993
- LORENZ, K.: L'agression, Flammarion, Paris, 1969.
- LOWEN, A.: La bioénergie, Ed. Tchou, Paris, 1988.
- MANCIAUX, M. : La résilience, résister et se construire, Ed Médecine et Hygiène, Genève, 2001.
- MELTZER, D.: Le développement kleinien de la psychanalyse, Privat, Toulouse, 1987.
- MILLER, A.: C'est pour ton bien, Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant, Ed. Aubier Montaigne, Paris, 1984, 320 p.
- MORIN, E.: Le Paradigme perdu : la nature humaine, Ed. Seuil, Coll. Point No. 109, Paris, (réédition 1979).
- RAPHAEL, B., WILSON, J-P. : Psychological debriefing : Theory, practice and evidence, Cambridge University Press, NY, 2000.
- REICH, W.: Les fonctions de l'orgasme, Ed. L'ARCHE 72.
- RICHELLE, M. REQUIN, J. et ROBERT. M.: Traité de psychologie expérimentale, Tomes 1 et 2, PUF, Paris, 1994.
- SIRONI, F.: Bourreaux et victimes, psychologie de la torture, Ed. Odile Jacob, Paris, 1999.
- SERVANT, D, & PARQUET Ph. J. Stress, anxiété et pathologies médicales, Ed. Masson, Paris, 1995.
- TISSERON, S.: Du bon visage de la honte, Ramsay, Paris, 1998.
- Traiter la violence, la lettre du Grapp, no. 39, Ed. érès, Ramonville, 1999.
- Traumatismes - Actualités psychosomatiques, 2000, no. 3
- VAN GIJSEGHEM, H. (sous le dir. de): L'enfant mis à nu. L'allégation de l'abus sexuel : la recherche de la vérité, Ed. Méridien, Québec, 1992
- VAN GIJSEGHEM, H.: La personnalité de l'abuseur sexuel, Ed. Méridien, Québec, 1998.
- VAN RILLAER, J.: L'agressivité humaine, (Coll, psychologie et sciences humaines) No. 59, Ed. Dessart et Mordaga, Bruxelles, 268 p.
- VANOTTI, M. (sous la dir. de) :Le silence comme un cri à l'envers, Ed. Médecine et Hygiène, Genève, 1992.
- VILA, G; PORCHE, L.M. MOUREN-SIMEONI, M.C. :L'enfant victime d'agression. Etat de Stress post-traumatique chez l'enfant et l'adolescent, Masson Paris, 1999.
- VILLERBU, L.M. Violence Délinquance Psychopathie, PUR, Annales Psychologiques Cliniques Rennes, 1992 (sous la dir. de)
- WIDLOCHER, D.: Traité de psychopathologie, PUF, Paris, 1994.